

RAPPORT
SUR LE
MOUVEMENT ÉTHIQUE

Publié sous la direction de la Ligue éthique

par

D^r Fr. W. Fœrster

Secrétaire de la Ligue éthique

N^o 2

(Suite du premier rapport d'avril 1897)

Zurich, le 1^{er} janvier 1898

BERNE
IMPRIMERIE HALLER
1898

TABLE DES MATIÈRES.

1. La Ligue éthique	4
2. Le mouvement éthique dans les différents pays :	
<i>a)</i> Amérique	6
<i>b)</i> Allemagne	13
<i>c)</i> Angleterre	20
<i>d)</i> France	29
<i>e)</i> Italie	33
<i>f)</i> Autriche	36
<i>g)</i> Suisse	37
3. Pour servir à la discussion sur la nature et l'objet du mouvement éthique	41
4. Communications personnelles	46
5. Le progrès des idées éthiques en dehors de notre organisation	47



Avant-propos.

Par exception, le présent rapport du secrétariat est très volumineux. Cela provient du retard qui s'est produit dans la publication des comptes-rendus: c'est seulement au cours de cette année, en effet, qu'il a été décidé si les associations éthiques des différents pays étaient en état de donner suite aux conclusions du congrès de Zurich, relatives à la fondation d'un bureau central dans cette même ville. Il fallait aussi recevoir peu à peu des diverses sociétés des comptes-rendus détaillés.

Nous prions instamment à nouveau, non seulement les secrétaires des associations de nous instruire, et toujours le plus rapidement possible, des manifestations, publications et résultats pratiques de leur cercle, et d'envoyer à notre archive les travaux parus, mais aussi les autres amis du mouvement de nous faire parvenir des coupures de journaux, des imprimés et les résultats de leurs propres observations, que nous puissons ensuite utiliser comme matériaux pour notre compte-rendu.

Ce rapport-ci ne donne pas seulement des faits. Il essaye aussi de faire mieux connaître entre elles les diverses associations dans leur originalité intellectuelle, et de mettre en lumière les conditions de leur développement.

Il a été fait en même temps, dans un chapitre spécial, un compte-rendu critique du développement des idées au sein du mouvement, afin de préparer la voie à des délibérations et des actions internationales.

Le prochain rapport paraîtra le 1^{er} avril 1898.

Zurich, le 1^{er} décembre 1897.

F. W. Foerster.

*Adresse: Secrétariat de la Ligue éthique,
Zurich V (Suisse).*

La Ligue éthique.

Il a été posé quelques questions au secrétariat relativement à la nature et aux devoirs de la Ligue éthique. Nous renvoyons aux communications du premier fascicule de notre rapport sur les résultats du congrès international de Zurich. La Ligue éthique n'a point jusqu'ici, comme telle, de programme d'action pratique avec des devoirs nettement délimités. Elle a fondé le secrétariat de Zurich qui, par des rapports réguliers, doit rendre l'union plus étroite entre les communautés éthiques nationales, et poser ainsi les fondements d'une action commune et d'institutions communes. La publication du rapport en trois langues — français, anglais, allemand — doit aussi contribuer à gagner à nos idées des cercles de plus en plus grands. Tout récemment, 25 exemplaires de l'édition française ont été envoyés à Verviers (Belgique); les francs-maçons de cette ville, qui comptent parmi eux le philanthrope bien connu Gilon, ont l'intention de fonder une association éthique. Le secrétariat doit préparer par voie de correspondance des congrès et des conférences en différents endroits, ménager l'échange des publications, organiser une bibliographie et une archive des plus importants imprimés, délibérations et correspondances.

Voici les pays représentés jusqu'ici : Amérique, Angleterre, Allemagne, Autriche, Italie et Suisse. Chaque union nationale délègue au comité de la Ligue deux membres. Les délégations ne sont pas encore complètes. Les délégués qui font partie présentement du comité sont les suivants : M. le professeur Adler (New York, Madison Ave, 669, Society House), M. Salter (Chicago, 1018, Warren Str.), M. Coit (Londres W, Leighton Crescent, 9), M. le professeur Fœrster (Berlin, Observatoire), M. le Dr Pfungst (Francfort s/Main, Gärtnerweg, 2), M. Gustave Maier (Zurich V, Mittelstrasse, 12), M. le professeur Vetter (Berne), M. le Dr A. Brezina (Vienne, Siebensterngasse, 46), M. le professeur Levi-Morenos et M. le Dr Massari (Venise).

Il n'a encore été rien décidé au sujet du lieu et de l'époque du prochain congrès international.

Pour l'histoire de la Ligue éthique, rappelons les faits suivants : La fondation en fut préparée au « Congrès d'Eisenach

pour l'avancement et la propagation du mouvement éthique » (1893). Le professeur Jodl fit dans la *Nouvelle presse libre*, et dans les termes ci-après, un compte-rendu de cette conférence internationale :

« Une paix armée épuise l'Europe. On se plaint de cette situation, on se débat contre l'accroissement des charges militaires plus lourdes chaque année, on envisage la nécessité de mettre une limite à cette tension continuelle des forces, la possibilité d'un désarmement. On oublie que là aussi, comme dans les questions de politique intérieure, le secours ne peut venir du dehors, et qu'il faut en premier lieu réaliser le désarmement dans l'opinion avant qu'on puisse songer à celui des armées mêmes.

La culture éthique ne peut ni ne doit pas plus tenir compte des potcaux limitrophes que des différences de classes. Elle intéresse l'espèce humaine intégralement; elle ne portera tous ses fruits que si elle n'est point limitée à une seule race ou à un seul peuple, que si elle pénètre au contraire de son esprit la communauté des peuples. Elle est foncièrement internationale, non qu'elle méprisât les nationalités ou les tint pour sans valeur au point de vue éthique, mais parce qu'elle ne conçoit comme possible l'épanouissement complet de la forme nationale que dans une communauté humaine moralement organisée. Si haut que nous placions l'individu dans la société, il sert la communauté, et parfait à ce service sa propre personnalité. Et si élevée que soit l'opinion que nous ayons de notre peuple, il ne peut point être le but suprême, car il est et reste membre du corps de l'humanité. Puisse la Ligue éthique, la communauté ordonnée des sociétés éthiques de différents peuples civilisés, dont les principes ont été fixés à Eisenach et ont eu un vif retentissement, être le modeste précurseur d'une Ligue bien plus grande et bien plus belle : la Ligue de paix de l'humanité civilisée, pour la culture des biens suprêmes de la vie!»

En mai 1894, le comité provisoire de la Ligue éthique lança, en trois langues, à la presse allemande, française, américaine et anglaise, l'appel suivant :

« Dans le courant du mois dernier, les « associations pour culture éthique » de l'Amérique du Nord, de l'Angleterre et de l'Allemagne, reconnaissant la communauté de leurs principes et de leur objet, se sont unies pour constituer une *Ligue éthique*. Cette Ligue doit être l'expression extérieure de ce rapport intime.

Voici le but des associations éthiques : rapprocher l'une de l'autre, le plus qu'il se peut, et mettre d'accord la reconnaissance scientifique de ce qui dans l'existence de l'homme comme dans celle de la société est moralement bon, et la vie pratique. Les efforts des associations tendent à créer une base commune où les partisans de divers systèmes politico-socialistes, religieux et philosophiques puissent, à une époque où les opinions sont violemment séparées, s'entendre sur le but concret, sur les devoirs individuels et sociaux de la vie et de l'action, sur les questions fondamentales de la réforme sociale et de l'entente internationale. Elles espèrent, par un groupement plus étroit de ces efforts dans la Ligue éthique, amener non seulement un échange fécond d'idées et de vues, mais encore pouvoir donner plus de poids à des entreprises éventuelles.

Le besoin de provoquer un tel ralliement et une telle épuration est aujourd'hui très répandu, et partout se manifestent une foule d'efforts individuels qui se sont mis au service d'idées semblables : la Ligue croit

pouvoir l'admettre. Il apparaît tout d'abord comme important et précieux d'avoir une vue d'ensemble sur l'objet et la vigueur des efforts dans les différents pays civilisés, afin de pouvoir les résumer et préparer une activité commune. Dans cet esprit, le comité soussigné s'adresse à tous ceux dont les opinions sont parentes, qu'ils soient isolés ou déjà groupés, les priant de vouloir bien se mettre en relations avec lui, par l'intermédiaire de leur président ou de leur secrétaire.»

Le mouvement éthique dans les différents pays.

Les associations éthiques en Amérique.

1. La Ligue éthique américaine.

En 1893, une série d'associations éthiques d'Amérique se sont groupées en une Ligue dont nous reproduisons ici les deux premiers articles :

Article I^{er}. — Le nom de cette organisation doit être : « La Ligue éthique américaine » (The American Ethical Union); elle est formée des sociétés pour culture éthique de New York, de Chicago, de Philadelphie et de St-Louis.

Article II. — 1^o Le dessein général du mouvement éthique, tel qu'il est représenté par cette Ligue, est d'élever la vie morale de ses membres et de la communauté. Il accueille en bienvenus tous ceux dont cette intention rallie les sympathies, quelles que puissent être leurs opinions théologiques et philosophiques.

2^o Les desseins particuliers de la Ligue sont : 1^o fortifier les rapports entre les sociétés éthiques, ainsi que les rapports avec les personnes du dehors dont nous avons gagné les sympathies; 2^o assurer la culture de « maîtres éthiques »; 3^o publier et répandre une littérature appropriée; 4^o encourager d'autres initiatives reconnues par la Ligue comme constituant une œuvre de collaboration.

2. New York.

Nous empruntons au dernier bulletin la nouvelle d'une autre organisation philanthropique des sociétés éthiques de New York : La « Hudson Guild », qui a son origine dans un club de garçons, et dirigée par le D^r Elliot. Elle comptait au

début 40 membres; elle occupe maintenant, tant elle s'est accrue, de grands locaux qui sont sa propriété (elle s'est divisée en quatre clubs), et elle a pu organiser aussi un « Kindergarten ». ¹ Garçons et filles ont ensemble fondé une bibliothèque avec des livres hors d'usage, qu'on met entre les mains de nécessiteux. Beaucoup de jeunes hommes plus âgés et de jeunes filles prennent part au travail de ce club, et cherchent à exercer sur les mœurs et le caractère une influence stimulante, par leurs connaissances ou indirectement. Pour ceux qui ne peuvent consacrer aux services rendus à la société que peu de temps, il n'y a point d'initiative plus stimulante que d'organiser cette sorte de sociabilité où riche et pauvre, cultivé et non cultivé, se réunissent pour se rendre réciproquement meilleurs.

3. Chicago.

M. Salter débuta en mars 1897 comme speaker de l'association éthique de Chicago par une conférence sur ce sujet: L'évangile pour une époque de doute. Il y développa avec vigueur cette pensée que la rigoureuse légalité des phénomènes permet à l'homme, mieux que le miracle, de se familiariser avec l'univers. Pour que l'homme soit capable, en effet, d'exercer un empire sur la nature et sur ses propres instincts, il faut qu'il puisse se rendre compte du rapport de causalité des faits entre eux.

La société de Chicago déploie une grande activité dans le domaine pédagogique. Elle a organisé des écoles dans trois quartiers de la ville.

Afin de développer ces efforts, la société s'est jointe à des écoles unitaires, universalistes et juives pour former une « Union des écoles libérales du dimanche de Chicago ». Cette union organise un échange régulier de convictions et de résultats d'expérience dans le domaine pédagogique. Le fait que la « congrégation unitaire de toutes les âmes » a réservé à M. et Mme Salter un accueil solennel montre que la société éthique est en rapports étroits avec des initiatives analogues.

Une assemblée trimestrielle de l'association de Chicago a pris la résolution suivante: le speaker doit être autorisé à célébrer le mariage des membres, vu que la société éthique est une communauté religieuse, tout autant que l'église, avec cette seule différence que, chez elle, c'est la morale qui a la valeur le plus élevée et le plus sacrée. ²

¹ Voir le rapport d'avril 1897, page 17, note 1.

² Voir page 41 et note.

(N. d. t.)
(id.)

4. Philadelphie.

Sous la direction de M. Salter, son speaker jusqu'à ce jour, la société éthique de Philadelphie s'est surtout affirmée dans la voie des réformes sociales. Le livre profond de M. Salter « Anarchy or Government? » montre déjà que l'auteur s'intéresse aussi vivement à la réglementation des formes extérieures — la vie intérieure. Dans sa conférence sur la « conception éthique de la vie », il s'exprime en ces termes qui caractérisent sa propre opinion :

« Tout ce que nous appelons droit, justice, fraternité et perfection de la société, devient pour l'homme qui en a bien compris l'importance un intérêt de sa vie. Il ne lui suffit pas d'avoir une existence confortable et la nature ou l'histoire de l'humanité — il doit demander : Ce qui est juste est-il réalisé dans le monde? La société devient-elle plus humaine? Et que fais-je moi-même pour préparer l'avènement d'un meilleur ordre de choses? »

Dans cet esprit, la société éthique de Philadelphie a fondé une « section de réforme » pour faire pénétrer l'éthique dans les affaires publiques. La dernière enquête du comité des sénateurs a montré, est-il dit dans la première lettre circulaire de cette section, « jusqu'à quel point la corruption a pénétré presque chaque département de l'administration municipale, et comment le public est contraint de payer des prix usuraires pour les services communaux, par suite de la faveur accordée à certains entrepreneurs ». Nous donnons un court extrait du programme publié par la section lors de sa fondation :

« Persuadés que, comme membres d'une société dont le but est l'élévation de la vie morale de ses membres et de la société, nous ne devons pas nous contenter d'entendre des conférences, de suivre des cours ou de prendre part à des discussions, mais que nous devons énergiquement intervenir en faveur de la justice et de la vérité lorsqu'elles combattent pour être reconnues, et régler autant que possible notre propre conduite sur leurs exigences, nous nous constituons... et posons les principes suivants :

1^o Nous sommes convaincus que les ouvriers doivent aussi posséder réellement la liberté — liberté qui leur est garantie par la loi — de s'unir pour améliorer leur situation économique. Chaque tentative pour leur ravir leur droit devrait se heurter au mépris public.

2^o Nous avons aussi la conviction suivante : Attendu qu'aucune garantie publique n'assure aux journaliers la possibilité d'obtenir des salaires proportionnés et des conditions de travail plus dignement humaines, ils devraient être encouragés à s'unir dans le but cité plus haut, et cela non point seulement en vue de leur propre bien, mais dans l'intérêt du progrès social et civilisateur. Nous sommes d'accord sur ce point, qu'il faut soutenir les ouvriers et ouvrières de Philadelphie moralement et physiquement, autant que notre force nous le permet, dans tous les efforts qu'ils peuvent faire pour la réalisation des desseins susdits.

3^o Nous-mêmes devrions, autant que cela est praticable, ne prendre pour notre usage que des marchandises provenant de travailleurs dont les salaires et les conditions de travail soient raisonnables.

4^o Tant qu'il n'y aura pas de mesures légales pour régler les conflits entre ouvriers et patrons, nous estimons que ces conflits devraient être aplanis autant que possible par la médiation et l'arbitrage. Les suspensions de travail devraient être limités au seul cas de détresse extrême.

5^o Nous sommes convaincus que toutes les classes de la société devraient avoir la liberté de faire pacifiquement de l'agitation pour abolir l'injustice dont elles auraient à souffrir, ou pour réaliser des réformes qu'elles estimeraient nécessaires; et nous nous opposerons, autant que notre force nous le permettra, à toute négation ou réduction de cette liberté, qu'elles soient l'œuvre d'employés de l'Etat ou de personnes privées.»

Dans l'esprit de ce programme, la « Reform section » s'est énergiquement déclarée pour les employés des tramways quand les entrepreneurs portèrent atteinte à leur droit de coalition. Elle a de même provoqué un projet de loi ayant pour but de protéger le droit d'organisation, et qui est récemment devenu une loi en Pensylvanie, à vrai dire restreinte aux employés des compagnies à actions. Pour ne point limiter cette action aux seuls membres de l'association éthique, M. Salter a encore fondé une « société Toynbee ». Elle compte aussi des ecclésiastiques parmi le comité de présidence, et elle doit jouer le rôle « d'instance éthique » entre le capital et le travail.

La fondation de la « Ligue des consommateurs » dérive aussi de ces efforts. Elle a pour but d'organiser la clientèle pour la surveillance des conditions de livraison des produits consommés. La brochure de M. Salter montre que la « question du sol » a été sérieusement discutée; l'auteur y accorde aux idées d'Henry George, bien qu'avec prudence, une vive approbation. La « Section de Réforme » traite également cette question, mais dans un esprit large. C'est ce qui ressort du numéro d'avril de la « Cause », reproduisant une allocution d'un des membres aux « single-taxer », allocution où il est dit que l'affranchissement du sol est très important, mais que le remède décisif pour l'affranchissement des individus n'est pas éloigné. L'auteur de cette allocution déclare condamner l'étroitesse d'esprit de beaucoup de « réformateurs du sol » qui ne veulent rien entendre ni voir hors du remède préconisé par eux. Aussi, ajoute-t-il, il faut que la « section de réforme » fasse l'éducation de ces « Reformer », afin qu'on apprenne réciproquement à s'estimer en vue d'un travail commun.

5. St-Louis.

A l'édition anglaise de notre premier rapport était jointe une esquisse intéressante du développement de l'association éthique de St-Louis pendant ces dix années. Nous en extrayons

les communications suivantes au sujet du « Triomphe sur les préjugés » :

« Celui qui jette un regard sur l'auditoire des sociétés éthiques reste étonné de la variété de sa composition. Là se coudoient les plus vieilles familles conservatrices de la ville, des demoiselles de magasin et des artisans, et surtout aussi des représentants orthodoxes de l'Eglise. Qu'est-ce qui les attire tous? — Ce que dit le speaker vient d'une foi profonde qu'il nomme « Ethique ». C'est une foi aux miracles et secrets de l'humanité, et quel que puisse être le sujet discuté, « que faut-il faire contre le crime? » ou le « Problème du travail » ou « la Valeur de la vie » — cette foi pénètre tout ce qu'il dit. Et la force attractive de cette croyance vient de ce que le speaker cherche à amener les hommes de toutes les classes et de toutes les religions à un recueillement commun. Voici ce qu'on apprend par une feuille volante, distribuée à la porte, sur la nature de l'association : « La société éthique a pour but de donner aux hommes l'occasion de réfléchir plus profondément sur la conscience, le devoir, la justice, la pratique d'une civilisation supérieure, sur la question du travail pour les autres et d'une vie noblement vécue dans toutes ses phases, morale dans toutes ses formes. Elle a surtout pour mission de faire comprendre l'importance de l'éthique. »

Le speaker semble éviter soigneusement d'attaquer les convictions religieuses des autres. Son intention est précisément de les laisser de côté. Ceci désespère bien des auditeurs : ils voudraient justement savoir ce qu'il croit sur chacun de ces sujets qui sont du domaine de l'esprit exclusivement. L'interrogent-ils? Il répond habituellement : « Cela n'a rien à faire avec une association éthique. Je suis ici pour enseigner l'éthique ». On peut dire qu'il doit une grande partie du succès obtenu à St-Louis à cette méthode « que chacun reste à son métier ».

L'une des plus décisives innovations peut-être (on la rencontre de bonne heure dans l'histoire de l'association) fut celle qu'il introduisit en abordant les grands problèmes sociaux du jour aux réunions-conférences du dimanche matin.

Tout d'abord, le public fut indigné! Quels rapports y avait-il entre de tels sujets et le dimanche, l'éthique ou la religion? Ceci se passait il y a huit ou dix ans. Aujourd'hui, notre clergé trouve dans ce domaine spécial d'idées d'émouvants sujets de sermons. Mais alors c'était une innovation. C'étaient des sujets « profanes », et la discussion en était « dangereuse ». Si le conférencier parlait sur la signification éthique de l'anarchie, il était anarchiste. S'agissait-il du « communisme? » C'était un communiste. Traitait-il la question des « unions de corps de métiers? »

quel « partisan aveugle de ces unions » c'était ! etc. . . . Il fallut quelque temps pour que le public commençât à comprendre que le premier moyen de s'expliquer sur ces phénomènes sociaux est précisément d'en connaître d'abord quelque chose, en les considérant comme signes du temps. Cependant l'initiative trouva bon accueil, et le préjugé disparut lorsque quelques églises commencèrent à adopter la méthode de l'association éthique, et se représentèrent que la sainteté d'un sujet ne dépend point tant de lui-même que de la manière dont on en parle.

C'est ainsi que la société éthique cherche à devenir dans la ville un « facteur d'éducation ». A en juger d'après le triomphe gradué, mais assuré, de l'association éthique de St-Louis, on peut dire que le meilleur moyen de vaincre un préjugé consiste simplement à vivre et à agir sans en tenir compte.

M. Sheldon, le chef infatigable de cette association, s'est aussi acquis de grands services dans le domaine de l'éducation populaire en fondant la « Self Culture Hall Association » (société de perfectionnement). Elle a pour mission « d'éveiller et de fortifier parmi les ouvriers et leurs familles l'aspiration vers le perfectionnement intellectuel. » Un grand bâtiment, qui est sa propriété, sert de local aux classes et aux clubs suivants : 1^o Cours sur ce qui concerne les machines et leur histoire, pour jeunes gens. 2^o Cours de sciences naturelles pour les deux sexes. 3^o Hygiène pour jeunes femmes. 4^o Biographies de femmes éminentes, pour le club de jeunes filles. 5^o Cours de rhétorique pour les deux sexes. 6^o Cours d'éducation commerciale. 7^o Enseignement culinaire. 8^o Enseignement ménager.

Parmi les créations dues à l'initiative de la société éthique, ne nommons aujourd'hui le florissant « Club pour l'éthique grecque ». Il s'occupait au début de la philosophie morale des Grecs. Il étudie maintenant aussi les tendances éthiques dans la littérature, la politique et la philosophie des différents peuples et des différentes époques, non point à des points de vue abstraits, mais en s'efforçant de mettre par là en lumière les problèmes de la civilisation présente.

Fondations récentes.

A *Milwaukee* s'est constituée une association éthique. Elle a déjà son local propre et un speaker permanent.

A *La Junta* (Col.) existe de même depuis un an et demi une association éthique sous la direction de M. H. Taylor qui, dans une conférence préparatoire, a proclamé Benjamin Franklin « l'ange gardien d'une société éthique ». Les conférences de philosophie morale alternent avec les conférences de philosophie

sociale. L'association se caractérise elle-même ainsi: « démocratique dans son organisation, progressive dans son esprit, hospitalière pour toutes les opinions et tendances, consacrant ses efforts au développement du caractère moral. » Et, tout en reconnaissant avec ardeur les efforts intellectuels du passé, elle entend ne se fermer à rien de ce qui contribue à développer la science et la conscience de l'humanité.

Littérature périodique.

M. Burns Weston, de Philadelphie, à qui l'on doit tant pour les publications du mouvement éthique américain, est l'éditeur de « l'International Journal of Ethics ». Ce journal paraît tous les trois mois et contient des articles scientifiques sur les questions de la science éthique et de ses applications, émanant de collaborateurs de tous pays. Le dernier numéro (octobre 1897) publia, entre autres, un intéressant article de Leslie Stephen sur Nansen, et sur un travail d'un Japonais relatif à l'histoire et à la nature de l'éthique chinoise.

Depuis 1895, M. Salter, de Chicago, publie une feuille mensuelle sous le titre « The Cause ». On put lire dans l'introduction: « L'issue de notre lutte n'est pour nous point douteuse; mais la victoire ne doit échoir qu'aux résolus et aux vaillants, et nous regrettons d'être obligés de dire que tous nos membres ne sont pas résolus et vaillants. Nous ne craignons pas de constater les faits, car nous croyons que dans les cœurs paresseux peuvent être éveillés un vif intérêt et le courage et l'esprit de dévouement. Dans ce monde, il y a les bons timides comme les méchants, et cela dépend en partie des bons timides si les méchants peuvent disposer des choses à leur gré. . . »

Cette feuille ne contient pas seulement des nouvelles courantes sur le mouvement éthique et de petits articles sur des questions éthiques et pédagogiques, mais elle discute aussi, envisagés à son point de vue, les événements sociaux et politiques du présent. Elle veut être, ainsi que l'éditeur le dit, « une voix de la raison et de la conscience dans la communauté ».

On peut commander « The Cause » chez M. Salter, Chicago, 1018 Warren Avenue.

Les « Ethical Adresses » sont l'organe officiel du mouvement éthique américain. Elles paraissent chaque mois, publient régulièrement une conférence d'une haute importance intellectuelle, et donnent à la fin un bulletin sur la marche du mouvement. L'éditeur est M. Weston.

Société allemande pour culture éthique.

1. Assemblée générale (diète).

Il n'y a rien à noter de bien remarquable pendant les derniers mois au sujet de l'action des sociétés allemandes, bien que l'activité des réunions et le travail pratique n'ait été interrompus qu'un petit nombre de fois. La 4^e assemblée générale eut lieu à Berlin, du 9 au 11 octobre. (L'assemblée nationale est formée par les délégués des « sections », à raison de 1 délégué pour 100 adhérents. Berlin, Breslau, Francfort-sur-Main, Fribourg en Brisgau, Iéna, Königsberg, Magdebourg, Munich, Strasbourg, Ulm, ont des sections. A Leipzig existe une association pour culture éthique qui est obligée de rester en dehors de l'union par suite de la loi d'association saxonne.)

Le rapport du comité supérieur de présidence sur l'activité de l'association depuis avril 1896 fut fait en partie par l'ancien président, le professeur Færster, en partie par le président actuel, le professeur Döring. Le premier montra avant tout comment la Ligue éthique s'est constituée et consolidée, et comment elle est désormais aussi fondée au point de vue pécuniaire, trouvant un organe central perpétuel dans le secrétariat de Zurich. Quant à l'action de la société dans les causes Schröder et compagnons (affaire de faux-serments d'Essen), dit-il ailleurs, il faut lui donner suite par une demande en grâce, la revision ayant échoué.

Le docteur Pfunst (de Francfort-sur-Main) fit un rapport sur la création financière du secrétariat international. Il ajouta les communications suivantes : 1500 marcs environ ont été assurés d'Amérique, d'autres sommes fixes de l'Autriche, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la Suisse.

Il fut décidé ensuite de fixer une allocation de 500 marcs pour les frais du secrétariat international.

Puis vinrent les rapports des « sections ». Ils mirent en lumière les difficultés auxquelles se heurtent notre propagande par suite de la situation en Allemagne, et donnèrent un tableau esquissé à grands traits des créations pratiques : création des salles de lecture populaires (Ulm); impulsion donnée pour organiser des « soirées de distractions populaires » (Munich et Francfort-sur-Main); organisation de cycles de conférences (Strasbourg); achèvement de l'institution de bureaux de renseignements et de centres pour une œuvre de bienfaisance sociale (Berlin).

D'assez longs débats suivirent les rapports. Le professeur Tönnies signala entre autres ce fait que les sections de l'Ouest

et du Sud avaient obtenu de meilleurs résultats que celles de l'Est, et montra la relation qui existe entre ce fait et la différence dans la liberté politique et le développement de l'opinion publique des diverses parties du pays. Plusieurs orateurs firent ressortir qu'il ne faut point que les efforts vers le dehors — lesquels ont incontestablement procuré à l'association allemande de la notoriété — obscurcissent l'idée fondamentale du mouvement éthique. Ses adeptes doivent se laisser diriger, dans leurs efforts pour *agir*, exclusivement par ce que l'éthique humaine et libre de toutes les hypothèses religieuses exige de chaque individu. Le professeur Tönnies déclara qu'il avait pris parti dans la grève des dockers de Hambourg justement parce qu'il est membre de l'association pour culture éthique. Il montra que la pénétration des idées sociales dans la conscience populaire fait des progrès, et que ces idées sont manifestement indépendantes de toutes considérations religieuses: c'est ce qui ressortit tout récemment, à Cologne, de la réunion de l'association pour politique sociale, où le droit de liberté de coalition a été demandé simplement pour le motif purement éthique de justice, sans considération d'idées confessionnelles.

Des débats étendus se rattachèrent à la question des « Wanderredner ». ¹ Il fut décidé de désigner pour cette mission: MM. le professeur Wislicenus (Strasbourg), le professeur Staudinger (Worms), le Dr Penzig (Berlin) et le Dr Förster (Zurich), d'autant plus que les sommes provenant des différents cercles d'éthiciens ont permis de constituer un fonds considérable affecté à cet usage. On appela l'attention sur ce fait, au cours des débats, que dans beaucoup de villes il y avait assurément un terrain favorable pour la cause éthique, comme par exemple à Stuttgart, sans qu'une seule conférence y ait été faite malgré cela jusqu'à ce jour! Aussi les *Wanderredner* sont-ils pour le mouvement éthique une impérieuse nécessité.

Les élections pour le renouvellement du comité supérieur de présidence donnèrent les résultats suivants:

1^{er} président: le professeur Auguste Döring (Berlin); 2^e président: Madame Jeannette Schwerin; caissier: Paul Jaffé; 1^{er} secrétaire: avocat Stern; 2^e secrétaire: Rheinhold, sculpteur; assesseurs: le professeur Tönnies (Hambourg), le pasteur Charles Säger (Francfort-sur-Main), Geheimrat Kristeller (Berlin), Madame Marie Stritt (Dresde), le Dr en médecine Jessner (Königsberg), Staegmayr, libraire (Munich), Gerhard, avocat (Berlin),

¹ Ethiciens chargés de faire, au cours de voyages spécialement entrepris dans cette intention, une série de conférences. (N. d. t.)

le professeur Wislicenus (Strasbourg), le Dr Bieber, avocat (Berlin), Eberle (Ulm). La prochaine diète aura lieu en Bavière. Le comité supérieur de présidence est laissé libre de choisir la ville; mais l'assemblée a conseillé Munich ou Nuremberg.

Mentionnons encore une assez longue délibération sur les rapports entre l'association et la revue « *Ethische Kultur* ». Il a été décidé que cette publication, dans son propre intérêt comme dans celui de l'Association pour culture éthique, resterait comme par le passé un *organe indépendant* de cette même association.¹

Le dimanche 10 octobre, à l'occasion de l'assemblée générale, une assemblée publique a été réunie où l'on a délibéré sur la position à prendre par le mouvement éthique dans les questions du jour. Devant un nombreux auditoire, le professeur Staudinger (Worms), parla de la lutte des classes, le Dr Penzig de l'éducation populaire, l'avocat Dr Rothe de la justice criminelle, le Dr Jastrow des grèves et des lock-outs, Madame Marie Stritt (Dresde) de la question féministe; chacun de ces sujets traité dans ses rapports avec les principes de l'association éthique.

2. Prix fixé pour un manuel populaire d'éthique.

A la réunion d'Eisenach « pour l'avancement et la propagation du mouvement éthique » fut institué, comme on le sait, un prix pour un manuel populaire d'éthique.

Des sommes importantes avaient été déjà, à Eisenach, destinées à cet usage. Le comité supérieur de présidence de l'association allemande lança ensuite un appel pour recueillir des cotisations en vue de l'institution de ce prix. Voici quelques passages de cet appel :

¹ La « Culture éthique » a été jusqu'au 1er juillet entre les mains de M. Hugo Bernstein (librairie de l'éditeur Ferd. Dümmler), qui a aidé cette revue, de son dévouement et de sa bourse, à traverser des années critiques. A partir du 1er juillet, elle est devenue la propriété d'une société de membres du mouvement éthique. Cette société publie elle-même sa revue hebdomadaire, ainsi que les autres travaux de l'association éthique, ceux qui ont paru comme ceux qui paraissent.

Le Dr F. W. Fœrster, rédacteur en chef de la revue jusqu'au 1er juillet 1897, a abandonné ces fonctions, ayant dû se fixer à Zurich. Depuis cette date, la rédaction est aux mains de MM. le Dr M. Kronenberg et le Dr R. Penzig. Ce dernier s'est fait connaître par un livre « Réponses graves à des questions d'enfants », tandis que le premier a publié un exposé accessible à tous de la philosophie de Kant.

A nos amis et à ceux qui partagent nos sentiments!

On sent aujourd'hui dans beaucoup de milieux que l'enseignement des principes de la vie morale et l'éducation du caractère, tels qu'ils sont actuellement donnés par les forces éducatrices et enseignantes de la vie publique, ne répondent ni aux besoins pratiques, ni aux convictions scientifiques générales. La famille, où cette insuffisance de notre enseignement public est souvent profondément ressentie, est rarement en état, sauf quelques cas privilégiés, d'ajouter de son propre pouvoir à l'enseignement scolaire quelque chose de meilleur, de plus efficace.

Il faut enrichir notre littérature d'un livre qui, sous une forme à la fois scientifique et populaire, puisse préparer chaque éducateur, comme aussi tous les parents dont l'esprit est indépendant, à donner à leurs enfants et à leurs élèves une éducation éthique libre de toute hypothèse religieuse; un livre qui sache unir la pleine clarté de la pensée à la chaleur du sentiment, de sorte qu'il plaise et soit accessible à l'esprit le plus simple....

Cet appel fut envoyé à toute la presse, ainsi que les conditions du prix fixé en avril 1894 :

«L'Association allemande pour culture éthique souhaite qu'il soit composé un manuel populaire d'une éthique humaine établie sur une base scientifique, pouvant préparer parents et maîtres à donner un enseignement éthique libre d'hypothèses qui sont de nature à diviser, religieuses ou métaphysiques (y compris les hypothèses matérialistes).

Nous fixons dans ce but un prix de 5000 francs.... La notification du jugement sera faite au plus tard en octobre 1897.»

Voici le jugement du comité supérieur de présidence de l'association allemande pour culture éthique :

A la suite de l'institution du prix et jusqu'au terme fixé (1^{er} octobre 1897), 26 travaux ont été envoyés. 22 seulement ont été réservés pour l'examen, quatre des concurrents s'étant nommés au jury, soit au moment de l'envoi de leur manuscrit, soit quelque temps après, contrairement aux conditions prescrites.

Les 22 ouvrages, dont beaucoup étaient volumineux, ont été examinés de la façon la plus minutieuse par les sept membres soussignés du jury, et, à la fin, au cours d'une session de plusieurs jours, du 5 au 8 octobre de cette année. Le comité supérieur de présidence de l'association allemande pour culture éthique avait élu, pour remplacer le professeur Georg von Gizycki, décédé au printemps de l'année 1895, le professeur Staudinger, de Worms.

Il a été décidé à l'unanimité *que le prix ne peut être accordé à aucun des travaux envoyés.*

A part quelques-uns qui sont très insuffisants, l'impression d'ensemble est toutefois telle qu'on ne se trouve nullement en présence d'un résultat négatif.

Pour satisfaire aux conditions imposées, une réunion de qualités, de connaissances et une expérience rarement présentes chez un seul homme étaient indispensables. Pour la forme comme

pour le fond, ce devait être quelque chose d'extraordinaire et sous maint rapport de nouveau.

C'est justement pour cela qu'il ne fallait point préciser le programme. On faisait appel au génie allemand, et on voulait rendre au peuple allemand cette tâche attrayante en lui laissant la plus grande liberté.

Personne ne s'étonnera, étant donnée la nature spéciale de cette tâche, si aucun des concurrents n'a atteint le but, pour ainsi dire au premier élan. Il n'avait jamais été aussi dans la pensée du jury de décerner le prix au relativement meilleur des travaux reçus : nous eussions entravé très gravement la réalisation future, par d'autres, de ce que nous désirons et ne désespérons nullement de voir réalisé bientôt.

Nous pouvons dire, en tout cas, que parmi les ouvrages envoyés beaucoup sont déjà très satisfaisants par l'accord complet et chaleureux des sentiments et des principes avec l'esprit de notre mission. Quelques travaux, en outre, qui révèlent une vigueur de pensée originale et supérieure, montrent combien les auteurs ont été profondément stimulés. Cette action stimulante se poursuivra sûrement en eux et dans les milieux où rayonnent leurs facultés intellectuelles.

Aussi, bien que l'institution de ce prix n'ait pas eu de résultat immédiat, elle restera comme un pas décisif et fécond dans le domaine des devoirs imposés par la civilisation. C'est à nous qu'il appartient d'utiliser désormais cette expérience commune pour vivifier et conduire l'œuvre entreprise vers le but que nous nous sommes assigné.

Berlin, en octobre 1897.

Prof. Dr *W. Færster* (Berlin). Prof. Dr *F. Jodl* (Vienne). *Gust. Maier* (Zürich).
Madame *Jeannette Schwerin* (Berlin). Prof. Dr *Staudinger* (Worms).
J. Teus, instituteur (Berlin). Prof. Dr *Tönnies* (Hambourg).

3. Rapports des sections.

Comme les travaux d'hiver des différentes sections ont commencé au moment où nous terminons ce rapport, il n'y a point d'autres nouvelles à relever. On nous écrit seulement de l'active section de Francfort-sur-Main qu'une série de conférences du Dr Jastrow, bien connu pour sa compétence en matière de politique sociale, sur « la théorie des impôts au point de vue éthique et social » a eu un grand succès. La section prend part, au cours de l'hiver, aux « soirées populaires », organisées d'une façon grandiose par un comité. En ce qui concerne la propagande littéraire, on nous communique que la première édition

de la conférence du professeur Jodl, « sur la nature et l'objet du mouvement éthique en Allemagne » (1000 exemplaires), est déjà enlevée. Une seconde édition en sera faite.

4. Obstacles que rencontre le mouvement éthique en Allemagne.

Pourquoi le mouvement éthique, malgré bien des succès extérieurs, se développe-t-il aussi lentement ? Les Allemands ne sont-ils pas le peuple des idéalistes ? N'est-ce pas la philosophie allemande qui a donné au mouvement éthique américain et anglais une impulsion décisive ?

Les progrès y sont si lents, dit-on, parce que le mouvement éthique allemand n'a pas encore à sa tête des hommes qui se soient mis *exclusivement* à son service ; mais si l'association allemande avait trouvé plus d'amis véritablement enthousiastes, les moyens se seraient présentés en grand nombre. Pourquoi la troupe des adeptes est-elle encore si petite ?

A notre avis, les causes sont plus profondes. Depuis que l'Empire est fondé, la civilisation allemande tout entière est sous le signe de la « politique réelle » (Realpolitik) et de l'idéalisme de la grande action. Nous disons la civilisation allemande *tout entière*, car les ouvriers et les soutiens de la démocratie, sans en avoir conscience, sont aussi fortement atteints de cet esprit que les représentants de la politique régnante. Comment expliquer cela ? — L'évolution de l'histoire avait rendu si sensibles les conséquences ruineuses de toute politique violente, que chaque maître d'école de village pouvait, par ces conséquences mêmes, mettre en lumière l'importance de la conscience et du sentiment d'humanité. C'est en ce sens que la Révolution française et l'époque napoléonienne avaient eu pour résultat de provoquer un mouvement de réaction d'idées plus profondes, sur la valeur de telles méthodes violentes au point de vue de la civilisation. Il en est tout autrement de l'ère bismarckienne. Ce que l'idéalisme avait en vain tenté, la violence et la déloyauté le firent ; et ce résultat, en apparence durable, aveugla les contemporains de l'éclat du rêve réalisé. Or, précisément ce fait que les conséquences, *néfastes à la civilisation*, de notre époque de sang et de fer n'ont point eu pour théâtre la grande scène de l'histoire universelle, mais ont exercé leur action désorganisatrice dans les profondeurs de la vie du peuple — ce fait, disons-nous, est la fatalité de notre civilisation allemande contemporaine. Les résultats en apparence impunis d'une ère de politique autoritaire sans scrupules ; l'impuissance apparente des aspirations idéalistes antérieures à réaliser l'unification de la

patrie, ont étouffé dans toutes les couches de la nation, sans différence de confession politique, et surtout dans les milieux de l'idéalisme académique, la croyance en la force universelle de l'idée morale, et laissé s'enraciner la conviction que les grandes transformations sociales ne peuvent être accomplies qu'à l'aide d'un pacte avec le diable, et que l'humanité est poussée dans la voie du progrès non point par l'évolution lente de la fidélité, de la compassion et des lumières, mais par ce qu'on appelle les grandes actions. C'est pour cette raison que le mouvement ouvrier allemand a combattu, plus fortement que celui des autres pays, la pénétration de l'idéalisme éthique dans ses rangs par le dogme d'une politique économique réaliste. C'est la raison pour laquelle les politiciens allemands de toutes nuances n'ont qu'un sourire transcendant pour les méthodes du mouvement éthique. C'est enfin la raison pour laquelle des hommes comme le pasteur Naumann¹, qui exigent une politique extérieure brutale pour résoudre la question sociale, trouvent tant de partisans enthousiastes chez les idéalistes allemands de cette époque. Ainsi s'explique aussi qu'on reproche continuellement au mouvement éthique de manquer d'idées « pratiques » justement dans le pays des penseurs et des poètes; comme si l'importance *pratique* de ce mouvement ne consistait pas précisément dans ce fait, qu'il cherche à ranimer dans l'âme de l'individu les forces fondamentales génératrices de tout développement social.

En face de cet état de choses, la grande tâche qui s'impose aux éthiciens allemands est nette. Sans compromis d'aucune sorte avec l'esprit actuel de la constitution de leur nation, ils doivent mettre leurs forces au service de cette conviction : le progrès réel en matière de civilisation ne s'accomplit que dans le domaine de la conscience; la « question internationale du pain » est au fond une question d'affinement moral de toutes les relations sociales, et, par suite, toutes les grandes et petites actions de la seule politique autoritaire ne sont d'aucune importance pratique pour élever et assurer l'existence humaine.

¹ Chef du parti social-chrétien. Organe hebdomadaire : « Die Hilfe »
(Francfort-sur-Main). (N. d. t.)

Les associations éthiques en Angleterre.

L'union des associations éthiques.

On sait qu'en juillet 1896 (voir notre rapport d'avril 1896), les associations éthiques suivantes en Angleterre se sont groupées pour former une « Union of Ethical Societies » :

- | | |
|--------------------------------------|------------------------------------------------------------------|
| 1. The North London Ethical Society. | Hon. Secretary Mr. G. A. Smith, Dartmouth Park Lodge N. W. |
| 2. The South London Ethical Society. | Miss F. A. Law, 7, Victoria Road Peckham S. E. |
| 3. The East London Ethical Society. | Miss Z. Vallance, The Deanery, Stratford E. |
| 4. The West London Ethical Society. | Mr. J. Calvert Spensley, 9, Leighton Crescent Kentish Town N. W. |

Récemment se sont jointes à l'union :

- | | |
|------------------------------------|---------------------------------------------------------------|
| 1. The Battersea Ethical Society. | Mr. James Gilbert, 4, Carlton Grove Battersea Park Road S. W. |
| 2. The Portsmouth Ethical Society. | Mr. W. Jannaway, 37, Great Southsea St., Southsea. |

En dehors de cette organisation sont :

- | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------|
| 1. The London Ethical Society. | Mrs. Gilliland Husband. |
| 2. The South Place Ethical Society. | Mrs. C. Fletcher Smith, 38, Manor Road Stamford Hill N. |
| 3. The Belfast Ethical Society. | Mr. James H. Gilliland, 66, Belmont Avenue Strandtown, Belfast. |
| 4. The Cambridge Ethical Society. | Prof. H. Sigdwick, Cambridge. |

Du 15 au 17 mai, cette année, eut lieu le deuxième congrès des sociétés éthiques réunies (79 délégués, plus 7 délégués de l'association qui venait de se fonder à Battersea). Il ressortit du rapport du secrétaire que les associations réunies comptaient à ce moment 700 membres et 110 enfants dans leurs classes.

Le Dr Coit fut nommé comme délégué à la Ligue internationale éthique. On décida, en outre, de composer le comité de présidence de telle façon que chaque société eût à élire un délégué pour 50 membres, à condition que le nombre des délégués d'une société ne dépasserait jamais les $\frac{2}{3}$ du nombre total des délégués.

Il fut pris ensuite une résolution par laquelle on demande que, dans l'école populaire, l'enseignement moral systématique remplace l'enseignement fondé sur la religion, et forme le centre de toute l'éducation élémentaire. On décida de faire connaître, pour la première fois avec plus de détails, les points de vue pédagogiques de la société à l'opinion publique, à l'occasion des élections au conseil d'éducation de Londres, et même de présenter déjà des candidats. On abandonna toutefois plus tard

ce dernier projet, attendu qu'il n'aurait point été praticable sans compromis avec l'opinion adverse. Par contre, on n'a point négligé de faire une propagande vigoureuse pour la réforme pédagogique projetée. C'est ainsi que, par exemple, « The Daily Chronicle », du 14 octobre 1897, publie sous le titre « Enseignement moral à l'école populaire » :

« Une série de représentants des sociétés éthiques, des ramifications de la fédération sociale-démocratique, du parti ouvrier indépendant, se sont réunis récemment à S. Martins Town Hall pour discuter la fondation d'une feuille volante de propagande. L'assemblée accepta un manifeste invitant les hommes de tous les partis à agir pour l'introduction de l'enseignement moral indépendant dans les écoles populaires. On décida en outre de présenter des candidats engagés sur quelques points que le manifeste précise, et de fonder une Ligue nationale pour un enseignement moral dont la base a été indiquée plus haut. »

Voici le manifeste en question :¹

Manifeste de la réunion pour l'enseignement moral.

Nous invitons les représentants de tous les partis et les praticiens de tous les domaines de réforme sociale à se joindre à nous, pour introduire enfin dans les écoles élémentaires de Londres un enseignement moral systématique.

Nous ne contestons point que dans les différents domaines l'enseignement remplit sa mission, et que l'éducation dans les diverses branches de la science développe les facultés intellectuelles des enfants. Mais la préparation des jeunes esprits et des jeunes cœurs aux devoirs et aux droits de leur responsabilité comme individus et de leur conduite comme citoyens a dû passer au second plan, derrière les détails des matières, dans un enseignement qui ne se propose que de développer les facultés intellectuelles.

Nous soutenons que le principe directeur, dans toutes les dispositions relatives à l'éducation scolaire, devrait être celui-ci : Dans quelle mesure peuvent-elles éclairer la route de notre vie ? Dans quelle mesure donnent-elles à notre volonté la force d'agir avec fermeté dans le sens de l'idéal social, et remplissent-elles le cœur d'un zèle sacré de dévouement pour l'intérêt général ?

L'esprit et le cœur des enfants n'ont point été familiarisés avec ces devoirs. Nos petits citoyens grandissent sans l'intelligence des rapports sociaux, sans avoir conscience de la responsabilité humaine, sans notions claires sur les devoirs nobles et profonds, pour lesquels on n'éveille point leur intérêt, et qui les attendent.

¹ Traduit d'après la version allemande.

Il n'y a pas un seul enfant sur dix mille qui apprenne pourquoi l'Etat l'envoie à l'école. On ne renseigne point les enfants sur le sens de la vie.

Aussi n'est-il pas étonnant que des hommes sérieux de toute situation se plaignent de l'apathie morale du peuple. Rien d'étonnant si l'on trouve chez la majorité des ouvriers une telle indifférence vis-à-vis de l'organisation du travail, de l'association et des institutions idéales d'un nouvel ordre de choses. Rien d'étonnant si le rêve d'une société sans forces policières semble devoir encore attendre dix siècles sa réalisation.

Nous nous y prenons mal quand nous essayons de faire, d'hommes et de femmes adultes, de fidèles partisans des associations et des unions de corps de métiers, des électeurs et des fonctionnaires incorruptibles, des ouvriers et des entrepreneurs consciencieux.

Nous demandons donc que, dans la première heure de classe quotidienne, les enfants des classes élémentaires soient familiarisés avec les devoirs personnels et domestiques les plus simples, et que dans les divisions supérieures les maîtres donnent à leurs élèves une idée des grandes luttes de ces hommes et de ces femmes courageux par qui nous avons conquis un peu de véritable liberté dans la parole, l'association, les relations, la religion et la pensée. . . . L'histoire du mouvement des associations, des corporations, de la liberté politique, de l'éducation populaire devrait être enseignée. De cette éducation naîtront la modestie et la reconnaissance, et le désir de rendre à l'humanité le bien qu'elle nous a fait. Il faudrait montrer aux enfants combien nous sommes encore loin d'un ordre social parfait, loin de la véritable liberté, de la véritable justice, de la vraie fraternité; il faudrait leur montrer qu'une société supérieure ne peut être formée que par des hommes ayant un profond sentiment de sympathie, une volonté ferme et une inébranlable probité. Avec la connaissance des difficultés présentes se développera un sentiment profond de responsabilité personnelle.

Bien que nos efforts tendent à introduire l'enseignement moral, nous ne nous dissimulons point que seul il ne suffit pas à former le caractère de l'enfant. L'habitude, la discipline scolaire, la place de jeu et la maison, ainsi que l'influence personnelle des maîtres, parents et amis, exercent concurremment leur action déterminante. Mais, d'un autre côté, nous soutenons que l'habitude seule, la seule influence inconsciente et la discipline extérieure ne développent jamais chez l'enfant la complète dignité de la vie morale. Les habitudes que l'enfant a prises, les influences qu'il a reçues doivent être graduellement trans-

formées en principes d'une vie consciente, intérieurement reconnue, en un idéal distinct de vie et de caractère, un idéal qui soit vénéré et maintenu pour ainsi dire vivant. Et le passage de l'imitation morale à l'éducation par soi-même ne peut être obtenu que par une éducation appropriée, œuvre du maître, des parents et des amis. Bref, l'enseignement moral est la transmission des meilleures idées des générations plus âgées, relatives à la vie, à celles qui grandissent.

Nous demandons, de plus, que le maître reste fidèle aux principes fondamentaux de toute éducation quand il cherche à éveiller dans les jeunes âmes la conscience de ce qu'elles sont redevables au passé et de leur responsabilité vis-à-vis de l'avenir, et à leur donner des modèles de caractère et des idées directrices pour de la vie.

Aussi protestons-nous, en nous plaçant justement au point de vue de l'éducateur, contre l'introduction, dans les méthodes d'enseignement des écoles élémentaires, de sanctions surnaturelles quelconques. Même si les idées de Dieu et du diable, du ciel et de l'enfer et de la révélation étaient vraies, et même si elles étaient exigées par les besoins moraux d'une nature humaine mûrie, nous maintiendrions encore que l'âme de l'enfant est complètement incapable de les comprendre, et qu'on néglige un principe fondamental de toute pédagogie quand on veut éveiller en eux la crainte et l'amour de Dieu, l'espoir du ciel et la peur de l'enfer. Toute éducation doit commencer par les choses les plus rapprochées, concrètes, par ce que l'enfant apprend journallement par expérience. Ce n'est que dans les années de maturité déjà plus avancée que des idées sur les choses dernières prennent une certaine importance. Dans l'âme de l'enfant, ces idées ne sont que défigurées, parce qu'il ne peut les concevoir que par leur côté sensible. Il y a plus : on se rend coupable envers l'innocence et l'ignorance de l'enfant, quand on veut le retenir au devoir et à l'amour par les moyens funestes de la théologie, fondés sur la crainte.

D'ailleurs, nous ne pensons pas en rester au seul combat contre des formules, contre le catéchisme théologique et les confessions. Ces choses seront bientôt, heureusement, complètement éliminées des méthodes régnautes d'éducation morale élémentaire. Mais ce n'est pas encore assez, pour évaluer plus profondément l'évolution intellectuelle et sociale de l'enfant, d'avoir écarté les formules de foi. Les sanctions théologiques contenues dans les hymnes, prières, exhortations et récits ont une influence tout aussi nuisible sur le développement moral de l'enfant. Enveloppés dans des formules et des actes de foi, elle ne tue que l'intelligence. Se présentent-elles dans des chants

et des récits, elles excitent l'imagination par de sombres images, et développent dans le cœur un amour et une crainte dont l'essence et l'objet ne sont point clairs. Envisagée à ce point de vue, il n'y a peut-être point d'influence physique qui soit plus dangereuse pour les jeunes esprits.

Nous le répétons : les sanctions humaines et naturelles du bien conviennent seules à l'enfant. L'amour pour son père et sa mère, pour ses maîtres et ses amis, la crainte de perdre cet amour, de mal faire clandestinement, sa propre félicité dans le bonheur qu'on répand dans le petit monde de la maison et de l'école, voilà les sanctions humaines et naturelles pour une vie noble, et celles-là seules sont à leur place dans l'éducation de la jeunesse.

Nous demandons donc, comme éducateurs et d'accord avec les croyances pédagogiques admises par la généralité, que l'enseignement religieux actuel dans les écoles élémentaires soit remplacé par l'éducation de facultés purement humaines et morales, et qui n'ait point à faire appel à un secours surnaturel pour préparer au bien.

Nous ne demandons pas, sans doute, qu'on enseigne des formules et des dogmes éthiques. Nous désirons seulement que, par l'histoire, la littérature et la poésie, on donne l'image d'une noble vie, délicatement, avec un profond respect de l'âme crédule et confiante de l'enfant.

Nous nous adressons à tous les amis de l'enfant, à tous ceux qui ont foi en la nature humaine et nourrissent des espérances sociales, pour qu'ils nous aident à consolider les racines et les fondements de la société qui vient dans le caractère des futurs citoyens ».

La « Moral Instruction League » est désormais fondée (novembre 1897). Non seulement elle cherche à agir en vue des élections du conseil d'éducation, qui ont lieu tous les trois ans, mais elle s'efforce sans trêve par des feuilles volantes, par son activité dans la presse, d'habituer l'opinion publique à cette idée que l'éducation doit être débarrassée de toutes les sanctions théologiques. Il est à remarquer que les groupes ouvriers socialistes sont également représentés dans cette Ligue, qu'ils y sont même un soutien essentiel du mouvement tout entier.

Le chef des positivistes anglais, *Frédéric Harrison*, un vieillard, a donné son approbation au manifeste ci-dessus et promis de prendre part à cette propagande.

A l'ordre du jour du congrès figurait encore la création d'une bibliothèque éthique dirigée par le président de l'Union. Grâce à une fondation importante, on a réussi à créer en peu de temps, dans le sens des résolutions du congrès, une bibliothèque

déjà riche sous le nom de « The Mc Intire Ethical Library ». Les livres sont mis à la disposition de toutes les sociétés participantes.

Un sujet important de délibérations a été la fondation d'une publication éthique hebdomadaire, « The Ethical World ». Il a été décidé qu'au cas où cette publication hebdomadaire réussirait, elle serait déclarée organe de l'Union. D'après les plus récentes nouvelles, cette entreprise paraît devoir être considérée comme assurée. (Un capital de 50,000 francs a été constitué, 400 actions à 125 francs). Le premier numéro paraîtra le 1^{er} janvier 1898. Editeurs: Stanton Coit et M. F.-J. Gould. « The Ethical World » ne veut pas d'ailleurs être seulement l'organe d'une association, mais celui du mouvement éthique en général. On lit dans le programme: « Ce mouvement se révèle dans la direction nouvelle de la philosophie, de la science sociale et du criticisme, ainsi que dans les organisations ouvrières, les associations philanthropiques et pédagogiques, dans les réformes politiques, les cercles de libres-penseurs, dans les sociétés éthiques et les différentes Eglises. Au milieu du développement de l'idée sociale et de la vie sociale, une conscience éthique nouvelle qu'on ne saurait méconnaître se manifeste. »

La revue nouvelle s'adresse, dans cet esprit:

- 1^o aux sociétés éthiques;
- 2^o aux éducateurs;
- 3^o aux divers groupes du mouvement industriel, aux ouvriers comme aux patrons;
- 4^o aux libres-penseurs qui désirent prouver la valeur de leurs lumières par une vigoureuse œuvre sociale;
- 5^o à tous les chrétiens profonds qui estiment leur religion plutôt à cause de son influence morale que de ses dogmes;
- 6^o à ce grand nombre de savants persuadés qu'il nous faut pénétrer de ce fait: rien ne presse plus que la victoire de la raison dans toutes les affaires privées, communales, nationales et internationales.

Un nouveau congrès de l'Union of Ethical Societies aura lieu dans le courant de l'année 1898.

Activité des différentes associations.

Un des artisans les plus actifs du mouvement éthique anglais, M. F.-J. Gould, a publié dernièrement dans la revue anglaise « The Reformer » un article sur les associations éthiques anglaises. Il fait ressortir à la fin la « tendance de différenciation » qui caractérise le mouvement anglais:

« Chaque année voit la naissance de nouvelles espèces. Je citerai quelques types seulement. La troupe des assaillants, qui entreprennent une œuvre d'édification sociale et combattent la théologie récalcitrante

avec l'épée de la critique; le groupe quiétiste, qui se retire dans des conventicules contemplatifs, et qui développe la vie intérieure plutôt que de se mêler aux grandes choses publiques; la communauté ritualiste, qui entoure l'évangile de l'humanité d'un culte rempli de cérémonies, de musique et de pompe; l'école libre, qui cède sa tribune à une série changeante de prophètes, fuyant anxieusement toutes les définitions; la secte idéaliste, qui proclame la doctrine de la perfection de soi-même comme l'acheminement vers l'esprit de l'univers; le groupe des utilitaires, qui juge toutes les actions privées et politiques d'après l'universel hédonisme; la troupe des anthropologues, qui éclairent les problèmes de notre vie par les résultats des recherches sur la civilisation primitive; la famille poétique, qui met en vers tout l'enthousiasme humain et toute l'espérance humaine....»

Récemment a surgi une nouvelle variété :

The Ethical Religion Society.

L'initiateur de cette société est un ancien prêtre catholique, le Dr Arthur Sullivan, qui s'est converti aux idées éthiques. Il s'offrit d'abord comme speaker à la South Place Ethical Society; mais son offre fut refusée, parce qu'il ne s'était pas encore complètement affranchi des principes théistes. Il fonda donc la société indépendante citée, annonça dans la Steinway Hall une série de conférences publiques dont le retentissement fut tel, que des comptes-rendus en parurent même dans des journaux allemands. L'invitation à ces conférences a pour devise un mot d'Emerson : « Une nouvelle église doit être fondée sur la recherche morale : l'église de l'humanité qui vient ».

M. Sullivan, nous mande-t-on, parle un jour de l'autonomie absolue de l'éthique, indépendante de tout système théologique et philosophique, puis proclame une autre fois que la nouvelle église conçoit l'éthique comme une émanation de Dieu. Espérons que cet orateur enthousiaste et puissant arrivera à l'entière logique, et qu'il renoncera aux succès éphémères que pourrait lui donner un compromis avec ce que le passé contient d'obscur et d'hostile à l'homme : on fait toujours preuve de présomption et l'on manque de respect pour l'âme des autres si l'on ne se borne point à les diriger dans le monde visible et réel, si l'on croit devoir encore leur imposer ses idées personnelles sur ce qui ne tombe pas sous nos sens, au lieu de les abandonner, dans ce domaine, aux révélations de leur propre nature.

Pour le reste, M. Sullivan est près de nous, ainsi que le montre le passage suivant de son appel :

« Nous nous adressons à tous, qu'ils soient attachés ou non à une croyance déterminée, à une doctrine déterminée, pourvu qu'ils soient d'accord sur un point contre lequel ne peuvent rien ni hérésie, ni schisme : dans la résolution de diriger leur vie pour leur propre bien, pour le bien

de ceux qui dépendent d'eux et de la communauté dont ils forment une partie. Cette religion nouvelle s'adresse à ses adeptes au nom de la conscience, du devoir, de la justice, d'une vie supérieure, du dévouement pour les autres et de la moralité à tous les points de vue. En d'autres termes, elle veut faire siens les principes de Kant, d'Emerson, de Carlyle et de l'école idéaliste des philosophes que l'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique ont produits.»

La „London Ethical Society“

représente dans le mouvement éthique, comme nous l'avons déjà dit dans le premier compte-rendu, avant tout la culture académique de l'éthique. En vue de cette tâche, elle a fondé en automne « l'école de Londres pour éthique et philosophie sociales », où il sera fait cet hiver une série de cours sur des problèmes de philosophie morale. Les chefs entendent veiller à ce qu'une tendance ne s'y affirme pas exclusivement. Les leçons commencent par un cours de M. Dawes Hick: « Introduction à la philosophie morale ». On a offert au Prof. Muirhead, l'initiateur à qui la société doit tant, une place de professeur au collège Mason de Birmingham.

La „East-London Ethical Society“

a à lutter avec de grandes difficultés, attendu que la population ouvrière, en cet endroit justement, n'a en général ni la force ni le temps de se consacrer le soir à des questions éthiques. Toutefois, l'école du dimanche pour garçons et filles a de 60 à 70 élèves. La société organise pour les enfants des promenades à la campagne et dans les musées.

Au printemps, M. Stanton Coit fit une série de conférences sur les causes morales et intellectuelles du peu de succès obtenu dans l'organisation des masses. Ces conférences furent faites devant un nombreux auditoire et provoquèrent de vives discussions. M. Coit s'y efforça de prouver que le mouvement ouvrier n'obtiendrait, dans son travail d'organisation, des résultats plus grands et plus durables que lorsque sa propagande s'adresserait d'une façon plus méthodique et plus logique aux facultés morales, et que la question de l'éducation serait au premier plan. C'est à ces conférences qu'on doit la participation active des ouvriers de Londres, organisés depuis, au mouvement pour l'introduction d'un enseignement moral obligatoire.

La „North-London Ethical Society“.

Nous avons devant nous une feuille volante avec cette devise « Not religion as a duty, but duty as a religion », dans

laquelle la société invite à cinq conférences publiques (avec discussion libre) sur « les différences de classes en Angleterre » : 1° L'aristocratie. 2° La classe moyenne supérieure. 3° La classe moyenne. 4° La classe moyenne inférieure. 5° La masse.

Cette feuille contient aussi un exposé concis du but que poursuit la société. L'expression en est si heureuse que nous en citons quelques phrases :

« Notre but essentiel est le développement moral de nos membres. Une vie plus noble est pour nous moins un don que nous voulons transmettre aux autres qu'un bien que nous voulons nous-mêmes conquérir de toutes nos forces.... Nous aspirons à ouvrir les yeux de nos semblables sur les fondements de notre existence actuelle, avec la perspective de la transformation enfin réalisée de ces fondements. Nous voulons forcer l'énergie morale qui se dépense maintenant dans les espérances en l'au-delà à se mettre au service de l'humanité.... Nous voulons apporter, pour juger *éthiquement* les choses publiques, une plus grande attention qu'on ne l'a fait jusqu'ici.... »

Les autres associations ne nous ont rien mandé de nouveau. Elles ont poursuivi leur activité régulière dans les conférences, réunions pour discussions et classes enfantines du dimanche. Le nombre des adhérents augmente partout. Le D^r Coit a parlé plusieurs fois dans les réunions publiques des différentes sociétés.

Caractères généraux.

Voici ce qu'a dit le D^r Coit (1894) en Amérique sur les difficultés rencontrées par le mouvement éthique en Angleterre, et la nécessité qui s'impose à ce mouvement d'adapter ses institutions au caractère national anglais :

« Il est malaisé d'expliquer à des Américains la situation intellectuelle des Anglais dans leur organisation en sociétés éthiques. Il leur répugne de n'avoir qu'un seul speaker. Il y a à Londres cinq associations éthiques, et pas une qui n'ait qu'un speaker à l'instar des sociétés américaines. Elles sont dirigées par un comité composé de profanes, comme les appellerait le professeur Adler. L'une des associations est dirigée par des membres de l'université de Cambridge et d'Oxford et par des femmes cultivées; ils invitent des hommes distingués à faire des conférences aux soirées du dimanche de la société. Deux sociétés éthiques à Londres se trouvent dans des quartiers ouvriers. Elles aussi sont dirigées par un comité; ces femmes et ces hommes invitent de la même manière des orateurs éminents de toute l'Angleterre à venir temporairement parler au milieu d'eux. A la société éthique de South Place, M. Conway parlera cette année deux ou trois mois. Celle de West London a décidé que je ferais chez elle des conférences pendant trois ou quatre mois; d'autres parleront pendant le reste de l'année. Le résultat est que le mouvement éthique a inévitablement un tout autre caractère qu'en Amérique. Ici, c'est la personnalité et la valeur individuelle du speaker qui donne à ce caractère son empreinte. En Angleterre, ce n'est plus vrai. De plus, la responsabilité repose sur les membres. Les sociétés éthiques anglaises sont, si je puis m'exprimer ainsi, plus démocratiques que les sociétés américaines.

L'esprit éthique, en tant qu'il existe, est beaucoup plus répandu parmi les membres, et c'est ainsi que le zèle pour le progrès intellectuel de la société y est aussi plus général. Il nous faut dire que jusqu'ici la société éthique de West London est un essai dont la valeur ne peut se révéler qu'après des années d'expérience. Je crois qu'il n'existe pas de pays au monde où l'agnosticisme (le caractère libre-penseur) soit aussi répandu qu'en Angleterre. Et il n'y a point de pays au monde où le sentiment du devoir et de la responsabilité civiques soit si répandu qu'en Angleterre. Mais en même temps règne une telle rage de compromis que les agnosticiens et les meilleurs citoyens, et de plein gré, reconnaissent l'église comme une institution qui entretient suffisamment la vie morale du peuple. Cette rage de transaction peut être la mort de ce mouvement grave et consciencieux qu'est le nôtre. On trouve partout à Londres des gens cultivés qui approuvent gaiement le programme de la société éthique; mais si cinq cents personnes approuvent, il s'en trouve à peine une qui se sente engagée à se joindre à la société.»

Les choses sont, dans l'essentiel, encore ainsi actuellement, bien qu'on puisse dire que le mouvement est de plus en plus compris précisément dans la classe ouvrière qui aspire à s'élever. Et ceci tient à la conception plus profonde du problème que s'est faite une organisation éclairée dans ses efforts par de douloureux succès.

Le mouvement éthique en France.

En 1892, *Paul Desjardins*, professeur de rhétorique à Paris, qui s'était déjà fait un nom comme moraliste et comme critique, attira sur lui l'attention par une série d'articles qui parurent ensuite réunis sous le titre: *Le Devoir présent*. Cet ouvrage était un appel à tous ceux qui partageaient les sentiments de l'auteur, en vue d'une union commune pour une œuvre pratique.

« Nous sommes plusieurs qui avons oublié quelquefois nos peines personnelles, pour grandes qu'elles fussent, en nous représentant la détresse morale des âmes autour de nous, et en méditant sur le remède possible de ce mal universel. Quelques-uns restent sereins devant ce spectacle, il se résignent au mal fatal et au doute inextricable. . . . D'autres, tels que celui qui parle ici, sont plus affirmatifs parce qu'ils sont plus passionnés, plus blessés, ne savent ni oublier, ni patienter, ni désespérer pacifiquement. Ils se mettent moins en peine de *ce qui est* que de *ce qu'il faut*. . . .¹

¹ *Le Devoir présent*, page 2.

Nous sommes en état de guerre. . . La justice et l'amour sont-ils le bien sûr, la loi sûre et le port sauveur, ou bien sont-ils de possibles illusions, des vanités probables? Avons-nous une destinée, un idéal, un devoir, ou bien nous agitons-nous sans cause et sans but pour l'amusement de quelque demiurge malicieux, ou tout simplement par le caprice absurde du grand Pan! Telle est la question qui divise les consciences. . .¹

Je professe en toute certitude que l'humanité a une destinée, et que nous vivons pour quelque chose. . . Je vois, du moins par éclairs, de quel côté cet avenir luira, et j'y marche; je vis ainsi, gravissant dans une forêt escarpée et obscure, vers le point où une clarté se devine. . . Ce qui m'en rapproche, ce n'est pas de raisonner sur la nature probable de cette lumière, c'est de marcher; je veux dire de fortifier, en tous et en moi, la volonté du bien.²

Toutes les âmes « affamées et assoiffées de justice » sont pour lui les bienvenues, quelle que soit la religion à laquelle elles appartiennent. Le 11 janvier 1892, une série d'hommes ayant les mêmes sentiments, de toutes les classes, ainsi que des ecclésiastiques de diverses églises formèrent une association. On discuta longuement les questions du temps. Le cercle s'agrandit et fonda un Bulletin, d'abord privé, où furent formulées les idées nouvelles débattues. L'année suivante, le Bulletin devint public; groupant autour de lui des centaines d'adhérents. Le numéro du 1^{er} novembre 1895 contient le programme complet de « l'Union pour l'action morale ». Les membres de l'Union s'adressent à tout homme qui, sans distinction de nationalité, de classe et quelle que soit la religion ou la philosophie choisie par lui comme règle de conduite, est décidé à sacrifier ses intérêts personnels à une bonne cause commune:³

« Nous voulons, comme vous, travailler à réaliser un peu du bien que nous concevons. Nous voulons y travailler autour de nous, et d'abord en nous; car nous ne croyons pas valoir mieux que ceux dont les erreurs nous blessent: nous sommes seulement plus conscients du mal ou moins découragés de le combattre. . . Nous considérons que l'œuvre première, et au fond la plus pratique, est de former l'homme. . . »

On peut définir notre œuvre une œuvre de pacification par l'éducation. Entendez une éducation perpétuelle, accommodable à toute personne, dans sa condition et sa destinée.

Nous travaillerons ainsi au rapprochement social. Car nous rendre nous-mêmes plus hommes, c'est nous rendre plus ouvert à tout ce qui est humain, plus capable de prendre sur nous pour les autres, de compatir activement à leurs peines. . . »

¹ Le Devoir présent, page 3.

² Le Devoir présent, page 5.

³ Voir le programme détaillé dans le Bulletin du 1^{er} décembre 1896. S'adresser: 152, Rue de Vaugirard, Paris. (N. d. t.)

Le fruit de l'éducation perpétuelle et commune à tous que nous voudrions établir serait... de convaincre le public qu'il n'y a point d'intérêts d'un individu, d'un groupe, d'un parti ou même d'une patrie qui soient valables contre le juste. — Ainsi sera fondé... un *esprit public*...

Les conquêtes matérielles sont précieuses. Elles soulageront un peu les humbles travailleurs des servitudes de leur corps: avec moins de maladies, avec plus de loisir, ceux-ci auront un peu plus d'accès à la vie supérieure; mais à condition que l'homme sache se conduire et discerner les biens véritables. Autrement cette apparente civilisation multiplie les besoins en même temps et plus rapidement que les moyens de les satisfaire; elle accumule ceux-ci en quelques mains et produit des inégalités monstrueuses, fonde la puissance excessive de l'argent, et, en raffinant d'autre part la sensation, exaspère la soif de parvenir et de gagner, afin de jouir...

Au contraire, la civilisation vraie que nous voulons promouvoir est celle qui se mesure à la fidélité avec laquelle les institutions et les mœurs d'un temps traduisent en pratique la plus haute conscience morale de ce temps. Cette civilisation vraie ne git pas ailleurs que dans l'homme même. On peut user du téléphone et être un barbare...

Nous ne voulons rien renverser. Nous ne voulons donc pas davantage créer une institution en concurrence avec celles qui existent. Nous fiant à l'évolution qui produit un fruit plutôt qu'à la révolution qui remplace un mal par un mal, nous voulons seulement faire pénétrer de plus en plus un libre et vivifiant esprit dans ces institutions existantes, religieuses, sociales, politiques, administratives, économiques, comme dans les mœurs. — Rendre impossible partout le règne des mots creux, l'engourdissement dans l'habitude et la forme morte, diminuer dans la conduite la part de l'automatisme et augmenter celle de la volonté consciente, voilà ce que nous poursuivons...

Le propre de l'esprit de notre Union, c'est donc de ne jamais accepter aucune forme comme la forme parfaite et définitive du vrai et du bien... Cette conviction, que le bien est inépuisable, et que partout il ne saurait tenir tout en des formules arrêtées, ni être la propriété définitive d'un homme ou d'un corps, peut seule fonder solidement la paix entre les hommes...

Nous tâcherons que chacun, même le plus ignorant, par les lumières propres, puisse éprouver l'exactitude de ce que nous affirmons; nous tâcherons d'être ouverts, populaires, simples, ou, d'un seul mot, humains...

Le point de départ des affirmations de l'Union est donc moins *sur-humain* qu'*intimement* humain. Chacun peut le trouver en soi... Ce n'est pas une notion obtenue par un raisonnement abstrait, ni non plus tirée de quelque document historique: c'est simplement la conscience en nous d'un être qui veut être davantage, d'un *vouloir-vivre de l'âme*.

Dans un article sur le mouvement éthique en France (voir l'*Ethische Kultur*, 5 juillet 1891), le professeur *Wilhelm Foerster* (Berlin), qui connaît personnellement les chefs de ce mouvement, s'exprime ainsi:

Au milieu de ce mouvement se trouve, quoique inconsciemment, un des poètes les plus nobles et les plus aimés de la France actuelle, *Sully Prudhomme*, qui dans son poème didactique *La Justice*, il y a 19 ans déjà, a fait entendre des accents de la plus pacifique harmonie et de l'amour de la justice le plus élevé... On lit déjà à la fin du prologue de ce poème:

Courage, la pensée est généreuse et sûre
Elle te soutiendra

Vers la fin du poème, après que se sont apaisées les voix du passé, ces voix qui prêchent toujours des solutions mystiques, et dans une des strophes du chœur proclamant l'écho dans les voix de la foule des espérances enchanteresses du prophète et du poète, Sully Prudhomme affirme la venue du règne de l'amour. Le jour viendra, dit-il, où tous les cœurs, saisis d'amour, n'éprouveront plus que l'étonnement et la honte de s'être haïs aussi longtemps.

« Dans ce milieu d'hommes et de femmes règne le plus noble idéalisme, une gravité et une clarté de la pensée éthique qui, jointes à la merveilleuse précision et à l'énergie de la langue française, donnent aux discussions un grand attrait.

« L'Union pour l'action morale » forme actuellement une sorte de groupe d'éthique libre en relation directe avec les représentants les plus libéraux des églises catholique et protestante. D'importantes traditions, dans le sens de cette éthique, sont encore vivaces surtout dans l'église catholique en France. D'un autre côté, un radicalisme extrême et stérile avait fortifié en France la puissance morale de l'église catholique en abandonnant trop volontiers à l'Eglise le soin de réaliser ce que les esprits indépendants réclamaient le plus ardemment au nom des principes de la morale sociale. Comme symbole de cette situation occupée en France par l'Eglise, grandit aujourd'hui sur la Butte Montmartre, dominant tous les monuments de Paris y compris la Tour Eiffel, une imposante cathédrale. . . .

Etant données ces particularités de l'évolution française, il faut nous garder de juger d'une façon trop abstraite les sympathies qu'on rencontre parfois, dans le Bulletin de l'Union pour l'action morale, pour un certain symbolisme pieux et une série d'idées d'essence théologique. Nos amis de France savent mieux que nous avec quelles âmes et quels sentiments il leur faut compter. Dans la pleine clarté de leur jugement éthique, ils veilleront à ce que la recherche de succès momentanés ne porte point préjudice à la rigoureuse vérité et à la justice, ces seuls garants de la grande efficacité du mouvement de réforme éthique, et, comme nous, ils apprendront de l'Eglise à augmenter leur capacité de dévouement ».

Une lettre d'un prêtre catholique français, publiée par le Bulletin, montre la position prise par les catholiques pensants en face du mouvement éthique :

« L'Union morale, y dit ce prêtre, ne doit être ni catholique, ni protestante, ni libre-penseuse. Nous dirions, si le mot ne désignait pas lui-même une confession déterminée, qu'elle doit être *positiviste*, au meilleur et au plus beau sens du mot. C'est-à-dire qu'elle doit servir uniquement au développement de la vie intérieure, sans s'exprimer dans tel ou tel sens contre le rite et le dogme qui servent aux hommes à interpréter et expliquer cette vie intérieure.

Il est clair que l'« Union » doit parler de la raison et de la conscience; mais elle n'a point le droit, au nom de la raison, de nier la révélation ou le surnaturel. Elle ne le doit ni affirmer, ni nier; sinon, elle n'est pas autre chose qu'une secte religieuse ou antireligieuse et perd comme telle sa valeur et son originalité.»¹

Le mouvement éthique en Italie.

1. Généralités.

Bien que grandissant sur le sol antique de la civilisation, le mouvement éthique en Italie a toute une série de grandes difficultés à combattre qu'explique la phase spéciale d'évolution traversée actuellement par le pays. Le mouvement ouvrier socialiste n'est point encore parvenu, sous une oppression brutale, à une conception plus profonde du problème social. Comme les « Socialdemokraten » allemands, il y a cinq ans encore, les socialistes italiens appellent le mouvement éthique « le dernier produit de la société bourgeoise dans l'angoisse ». Le plus grand adversaire du mouvement est le clergé. Cette hostilité s'affirme non seulement par une lutte ouverte contre la morale « sans religion », mais avant tout par une résistance couronnée de succès à tout progrès dans la culture du peuple italien. On comprend, dès lors, que les éthiciens italiens aient tourné leurs efforts surtout vers l'éducation populaire, la véritable éducation populaire, qui n'est l'instrument d'aucun intérêt de classe, d'aucune politique et d'aucune confession.

2. Education populaire.

Le « Circolo etico sociale » est le centre d'efforts extrêmement actifs pour développer l'éducation du peuple. Nous avons déjà parlé dans notre premier rapport (avril 1897) du bureau d'assistance judiciaire, de la bibliothèque populaire, et de l'école libre pour le peuple. Les cours de cette dernière n'ont lieu

¹ Nous traduisons ici le texte allemand. Nous n'avons point le texte français original.

qu'en hiver. En été, on visite les musées, et l'enseignement est donné de la même façon au dehors. C'est ainsi que fut organisé par « l'école libre » une visite des établissements faisant partie de l'université et de la ligue ouvrière de Padoue. Le professeur Achilles Loria fit dans l'aula de l'université une conférence sur ce sujet : Influence de la machine sur l'activité des ouvriers. La visite fut rendue aux ouvriers du « Circolo » dans le courant de l'été par l'association ouvrière de Padoue.

Le local de réception était la salle de « l'école libre ». Le prof. Levi Morenos — qui s'est consacré complètement à la propagande éthique — fit une allocution sur l'activité de l'école libre depuis ses trois années d'existence. On visita ensuite une fabrique d'armes, l'exposition artistique, le palais des Doges, l'église St-Marc et le village de pêcheurs de Chiogga.

Le prof. Levi Morenos invita les assistants à comparer les conditions d'existence et de communication d'autrefois avec les moyens de communication du présent et l'action réciproque de la vie humaine qu'ils permettent. Il montra que ce rapprochement extérieur était aussi la meilleure garantie d'une ère nouvelle d'union éthique. A propos de la visite à l'exposition des beaux-arts, le rédacteur de « Cronache del Rinascimento sociale » expliqua les rapports entre l'art et l'éthique.

Ces deux visites fertiles en impulsions fécondes, ce contact amical des ouvriers avec des hommes à l'esprit indépendant d'une autre classe ont été, pour les progrès de l'*Unione Morale* dans le plus large sens, d'une grande importance.

3. Littérature.

Il est très remarquable qu'un mouvement relativement si jeune ait déjà créé une revue hebdomadaire de l'importance intellectuelle des « Cronache del Rinascimento etico sociale ». Les Cronache se sont assigné pour but de provoquer le groupement national de tous les efforts éthiques et analogues, et leur réunion à la Ligue éthique. Quiconque prend en main un numéro de cette revue est étonné de la richesse de ce qu'elle contient, et de la clarté des points de vue d'après lesquels les matières sont ordonnées.

On y fait régulièrement le compte rendu du mouvement en faveur de la paix, des mouvements féministe et ouvrier.

On y discute les progrès et les méthodes de l'éducation populaire. Les rapports que tous ces problèmes ont entre eux sont mis en lumière par des remarques appropriées pour le progrès même de ces questions. A côté de cela, une discus-

sion vivante avec les adversaires du mouvement, dont la revue publie en détail les objections et réflexions, suivant le principe érigé par l'infatigable professeur Morenos :

« La critique est pour la vitalité du développement d'une idée de la même importance que l'oxygène pour celui du corps humain. Enlevez-lui l'oxygène et sa combustion qui purifie, le corps se délabre. Tenez l'idée éloignée de la critique qui détache d'elle, par ses facultés analytiques, ce qui n'a pas sa raison d'être, l'idée s'affaiblit et meurt. »

Une partie des Cronache est toujours consacrée au tableau détaillé du mouvement éthique dans les autres pays. On y donne souvent aussi des extraits d'ouvrages dûs à la plume des chefs des mouvements américain et anglais.

Sous une rubrique permanente est agitée la question de savoir si le peuple italien incline moins vers la vérité que les peuples septentrionaux. C'est là une impulsion exemplaire donnée à un peuple afin de l'amener à prendre connaissance de lui-même. Le dernier numéro de novembre publie une réponse intéressante. « On établit que chez les Italiens l'amour de la vérité n'est que conditionnel, et l'on prétend pouvoir donner des raisons historiques, politiques et religieuses. La constitution morale du peuple, dit-on, est le fruit d'une longue servitude politique. Suit un jugement sévère sur le peu de profondeur, la manie d'adaptation et la facilité de l'Italien vis-à-vis des problèmes généraux de la vie aussi bien que des questions concrètes de l'existence.

Cette incapacité d'enthousiasme sans initiative et les autres caractères qui en dépendent; cette organisation intellectuelle héritée ne seront point guéries par le système d'éducation actuellement en vigueur. Le patriote indique le même remède que celui qui a posé le premier la question : se délivrer de soi-même radicalement.

... On ne peut triompher du triste héritage des nations asservies, du mensonge politique, de la duperie élevée à la hauteur d'un art de vivre qu'en purifiant l'organisme malade tout entier. Et cette purification, à son tour, doit commencer dans chaque individu ». ¹

¹ C'est le principe « d'intériorisation, de sanctification intérieure », érigé par Paul Desjardins, après le chef du mouvement éthique américain. Et c'est ici le cas de rappeler ce mot de Goethe, d'une pittoresque familiarité : « Que chacun balaie devant sa porte, et la ville sera propre ».

L'association éthique de Vienne.

1. Le groupe littéraire,

qui avait suspendu son activité quelque temps, est désormais reconstitué sous la direction de M. le Dr Himmelbauer.

Elle projette une série de conférences, calculée pour une assez longue durée, dans lesquelles le développement de l'éthique sera rendu sensible par les biographies des grands éthiciens de tous les temps. La première série de ces cours, d'un caractère essentiellement populaire, a commencé en novembre.

2. Le groupe social

a consacré son activité, l'été dernier, surtout à « l'Enquête sur la situation des apprentis à Vienne » (voir le n° 20 des communications). La commission d'enquête siégea jusque vers la fin de l'été. On y entendit des experts des professions de boulangers, menuisiers, tourneurs, cordonniers, serruriers, fabricants de pianos, peintres, relieurs, fabricants d'étuis, charrons et maréchaux-ferrants, fondeurs, chaudronniers, installateurs, sculpteurs, batteurs d'or et de métaux, fabricants de gants, passementiers et orfèvres. Ils donnèrent les renseignements les plus intéressants sur la situation des diverses professions en générale, et en particulier sur la culture professionnelle et le traitement des apprentis. Des délégués permanents de l'inspectorat des professions assistèrent aussi à cette réunion de la commission d'enquête. En raison du grand nombre des matériaux réunis, l'enquête ne put prendre fin; elle se poursuit actuellement. Les travaux préparatoires ont été, dans ce but, commencés par la commission pendant les vacances. Nous ferons le compte-rendu de la marche de l'enquête, ainsi que des délibérations et des résultats obtenus, lorsqu'elle aura pris fin. On peut déjà constater, d'une façon générale, qu'il a été réuni un très grand nombre de matériaux pour un travail législatif autant que pour un travail scientifique.

3. Le groupe pédagogique.

En raison des encouragements qui ont été donnés aux cours pour l'éducation des enfants, l'année dernière, le groupe pédagogique les renouvelle cette année. Le programme des conférences, qui ont été reprises le 27 de ce mois, est considérablement enrichi; il est cette fois systématiquement divisé en trois parties. La première partie — pédagogie théorique — est des-

tinée à faire connaître aux auditrices la vie morale de l'enfant. La seconde traite la partie hygiénique de l'éducation dans ses rapports avec les jeux ; la troisième est consacrée à des questions d'éducation spéciales.

4. Littérature.

Organe périodique de l'association viennoise : les Communications de l'association éthique, qui paraissent librement ; elles renferment, à côté du compte-rendu de l'activité de l'association même, de longs extraits des conférences et des réunions-soirées.

Vient de paraître un manuel d'une éducation des enfants conforme à la nature. Il reprend et développe considérablement les sujets des cours de l'année dernière sur l'éducation des enfants.

Association suisse pour culture éthique.

1. Impulsions données dans le domaine de l'édification éthique.

L'assemblée annuelle de l'association suisse pour culture éthique a été réunie à Berne le 27 juin dernier. Afin d'attirer un plus grand nombre de personnes, le prof. *Ferdinand Vetter* avait organisé une fête d'édification éthique dans la grande cathédrale de Berne. Les idées stimulantes et fécondes exprimées alors par le prof. Ferdinand Vetter sont assez importantes pour que nous les fassions ressortir dans ce compte-rendu, par lequel elles iront féconder différents efforts nationaux.

L'idée fondamentale de cette édification éthique a été développée par lui dans un article intitulé : « Dimanches et jours fériés de l'avenir » (voir le numéro 51 de l'*Ethische Kultur*, 1896). Nous en reproduisons ci-après quelques passages :

« Par les grandes portes ouvertes s'échappent les accents de l'orgue en fête ; de vieilles et nobles mélodies retentissent à nos oreilles, graves et familières Nous voudrions entrer, car à l'intérieur se trouve, nous le savons, un espace consacré par l'art et la méditation pieuse des temps anciens ; l'image et la musique et l'éloquence y ont un asile où les peuvent goûter des hommes réunis, dont la solennité et l'amour élèvent les cœurs.

Mais nous n'entrons point, car les hommes qui sont au-dedans, nous le savons, parlent avec un être dont nous n'avons jamais rien vu, ni entendu ; et leurs chants célèbrent la louange d'un Messie qui leur apporta rédemption et félicité d'un au-delà inconnu.

Voilà pourquoi nous n'entrons point, nous, le grand nombre, et pourquoi nous laissons aux autres, le petit nombre, leur église, leur orgue, leurs chants et leur sermon.

Et nous avons au-dehors d'autres choses à faire, car il y en a beaucoup parmi nous qui sont malheureux de corps et d'esprit. Mais nous souffrons à la pensée que ce vénérable espace, cet art élevé, cette musique solennelle, cette belle réunion de ceux qui cherchent la joie et la consolation dans le beau et le bien, ne soient point aussi pour eux, pour nous. Et cela nous fait souffrir que les autres, le petit nombre, soient injustes pour nous, le grand nombre.

Car cet édifice, cet art, cette musique nous appartiennent comme à eux; à nous appartient aussi bien qu'à eux ce que les siècles ont produit en civilisation, en plaisir artistique, en sentiments humains affinés.

Et nous ressentons cette exhérédation plus que la possession de cet héritage.

Nous le ressentons pour nous et pour nos enfants, à qui nous voudrions tant donner le sentiment de l'élévation commune, de besoins intellectuels communs avec tous les autres hommes. Nous ressentons cette exhérédation avec deux fois plus de douleur dans les événements où chaque homme a plus vivement conscience de la solidarité qui l'unit à l'humanité, où il voudrait communiquer aux autres, ou recevoir d'eux, l'expression d'une joie partagée et d'un deuil partagé. La naissance d'un homme, son entrée dans la société, son union qui toujours dure avec un être de l'autre sexe, enfin sa mort, tous ces événements les plus élémentaires, que chaque homme vit et sent, l'Eglise les a entourés, comme fermière instituée depuis des siècles de tout ce qu'il y a d'idéal dans l'humanité civilisée, d'un nombre aussi grand de formules sanctifiées et de solennités auxquelles assistent la plupart des hommes, quoique ces hommes soient si étrangers à la manière de voir et de s'exprimer de l'Eglise que cette participation est pour eux un mensonge. Et nous ne voulons pas mentir aux moments les plus graves de notre vie!

..... Réunissons au jour de fête dans l'enceinte de fête, et en habits de fête, tous ceux qui veulent s'élever au-dessus de la détresse et des maux de la vie, et envoyons un vêtement de fête à ceux qui n'en ont point et ne peuvent venir parce qu'ils n'en ont point. Disons leur que nous voulons être ensemble comme des amis qui recherchent le bien et se réjouissent du beau, et que nous avons tous les mêmes besoins. Chantons avec eux, peut-être sur de vieilles et vénérables mélodies, les mots de fraternité, d'aspiration ardente vers le bien, que nos poètes trouveront pour les idées nouvelles du temps ou qu'ils ont peut-être déjà trouvés. Lisons et discutons avec eux ce qu'il a de plus beau et de plus profond dans ce que les maîtres de l'humanité ont dit, sous une forme partout admise, sur le monde et la vie, et interprétons-leur les voix du passé qui luttent, comme nous luttons, pour le bonheur et la paix. Faisons passer devant leurs yeux et à leurs oreilles de nobles images, des morceaux de musique et de théâtre où soit exprimée une idée grave de notre temps. Unissons-nous pour louer hautement les bonnes actions et les bonnes entreprises, dans une cordiale compassion pour le malheur et la mort, dans un solennel serment de forte solidarité pour le développement du bonheur individuel et général. Et ensuite, allons-nous en et agissons en conséquence. Est-ce que le sentiment de ces besoins intimes ne sera point le soutien et la consolation même de la dernière et de la moindre de ces communautés, et ne rappellera pas aux plus haut placés, tout au moins pour un temps, leurs devoirs envers la totalité? Et cela ne rendra-t-il pas possible la conciliation et l'atténuation des contrastes que notre temps cherche en vain à écarter par l'instruction où la violence?»

Ainsi s'exprime le prof. Vetter. Sur la fête dans la cathédrale de Berne, M. *Gustave Maier* écrit dans le numéro 12 de sa feuille « Le Mouvement éthique » :

« ... Le prof. Vetter a su, d'une manière extrêmement ingénieuse, rassembler les fleurs les plus belles de la poésie et de la musique pour en faire un odorant bouquet. Pas un des auditeurs qui se pressaient dans la vaste enceinte ne sera sorti sans avoir senti que le germe d'un culte capable vraiment d'unir les hommes venait de se révéler. Car il ne s'agissait pas là d'une union peu solide de la poésie et de la musique, comme celles que nous goûtons de temps à autre dans les concerts d'église, mais bien d'une idée unique dont tout était plein, je dirais presque d'une idée vraiment nationale qui triomphera victorieusement de toutes les divisions entretenues par les dogmes. »

2. Efforts sociaux.

Le deuxième point à l'ordre du jour était : Discussion de la *question des habitations considérée au point de vue éthique*. Rapporteur : M. le conseiller de gouvernement *Ernst*, de Zurich. Il exposa en détail les causes de la situation difficile actuelle où se trouve l'habitation. Il faut surtout que les communes — telle est l'opinion soutenue par lui — construisent des bâtiments qu'elles enlèveront à la spéculation privée, donnant ainsi l'exemple. Il conseilla la constitution d'un comité pour rassembler des matériaux, préparer des travaux de législation, donner l'impulsion pour la création d'associations et stimuler le zèle individuel en vue d'une œuvre de collaboration. Le deuxième rapporteur, le docteur en médecine *Ost* (Berne) s'occupe ensuite du côté sanitaire de la question. Il montre, par exemple, que dans les quartiers pauvres de Berne il meurt de certaines maladies principales de trois à cinq fois plus d'enfants que dans les quartiers plus riches. — Le troisième rapporteur, M. *Gustave Maier* (Zurich) traite la question dans ses rapports avec la réforme des chemins de fer. On peut favoriser la résidence à la campagne par de petites voies ferrées, des tramways électriques et l'organisation de communications rapprochées, tout en la favorisant par des efforts simultanés à la ville.

Au cours des débats qui suivirent, MM. le conseiller provincial *Gschwind* (Oberwil) et le Dr *Hans Müller* (Bâle) se montrèrent partisans d'une solution de la question uniquement par des associations. Ils doutent que les administrations communales, fortement soumises à l'influence des propriétaires d'immeubles, puissent obtenir des résultats efficaces. Les rapporteurs combattirent cette opinion. Le président, le pasteur *Pfänger*, résumant à la fin les débats, fit ressortir que tous les facteurs, officiels et volontaires, doivent exercer leur action concurremment.

L'assemblée décida de constituer un comité, selon le désir exprimé par le premier rapporteur, composé des membres du comité de présidence de l'association suisse pour culture éthique et de MM. *Ernst, Ost, Gschwind* et le Dr *Müller*.

Note. — Rappelons que la question des habitations forme aussi pour nos amis d'Amérique un sujet d'explications et de manifestations sociales-éthiques très vives, pour cette raison que les maux mentionnés plus haut se sont considérablement accrues dans l'évolution municipale américaine. C'est ainsi que le prof *Adler* attaqua dans une conférence à la Société éthique (6 janvier 1895) l'avidité peu chrétienne de l'administration de l'église de la Trinité pour accroître ses dividendes; elle laisse ses « casernes à location » tomber dans un état qui constitue un outrage à toutes les lois de l'hygiène. Mais l'orateur ne se contentait pas de vouloir réformer ces casernes, il les voulait éliminer de l'existence. Il demandait que la ville achetât le terrain des faubourgs pour y bâtir des maisonnettes, qu'on louerait à des ouvriers à des prix peu élevés. Il montra que les classes pauvres doivent payer pour les misérables logements proportionnellement beaucoup plus que les riches pour leurs spacieuses habitations. « L'ouvrier doit travailler toute une semaine pour payer la location du mois, et je doute que ceux qui demeurent dans des palais dépensent un quart de leurs revenus pour cela. . . »

A l'occasion de la grève des dockers de Hambourg, la société a provoqué une collecte pour les grévistes.

Quelques membres de la société éthique suisse ont fondé, unis à quelques ouvriers et ouvrières organisés, un *groupe libre pour l'avancement de l'organisation ouvrière*. Ce groupe réunit à époques irrégulières des assemblées où l'on discute les succès et les méthodes du mouvement ouvrier hors la Suisse, et où l'on doit préparer leur application pour les organisations suisses. Dans la réunion préparatoire, on décida de fonder un club de discussion pour les deux sexes.

Les ouvriers présents saluèrent la collaboration de loyaux amis venus des rangs des hommes instruits. Si nous sommes défiants à l'égard de toute aide offerte par la bourgeoisie, dirent-ils, c'est que du côté de la bourgeoisie on a jusqu'à ce jour négligé d'entrer en relations personnellement avec les représentants des associations ouvrières.

3. Enseignement moral.

La société a organisé pour le semestre d'hiver 1897/98 un « enseignement libre de la jeunesse » (enseignement moral), donné par l'auteur même du présent rapport. Deux cours ont lieu, à la fois pour les deux sexes, le premier pour enfants de 10 à 12 ans, le second pour ceux de 13 à 15 ans. Neuf garçons et trois filles assistent au premier cours, quatre au second. En même temps que les enfants sont préparés à l'étude des questions morales, est donné enseignement religieux historique.

Pour servir à la discussion sur la nature et l'objet du mouvement éthique.

Quelle analogie la société éthique a-t-elle avec une Eglise? ¹ Le professeur *Félix Adler* a cherché à répondre à cette question dans les *Ethical Adresses* (série IV, N° 3). Ses explications sont si importantes que nous ne pouvons manquer d'en reproduire ici les idées fondamentales.

L'Eglise perd continuellement de son influence. Le monde doit-il chercher une compensation? Dans quelle mesure la société éthique offre-t-elle cette compensation?

Il y a toute une série d'analogies entre l'Eglise et la société éthique. Tout d'abord les dévotions du dimanche. Elles répondent à un besoin permanent de la nature humaine. Le temps consacré à ce recueillement pieux, restreint sans doute le temps destiné au repos, mais il approfondit ce repos, et c'est aussi un élément qui fortifie pour les jours de la semaine. Il sanctifie l'atmosphère de la maison, le lieu du repos.

Puis, le grand nombre d'occasions dans la vie où des liens nouveaux sont noués, où d'anciens sont rompus. La douleur et la joie cherchent un interprète. La célébration formelle et légale seule ne satisfait point les hommes. L'union et la désunion remuent l'homme dans tout son être moral; le cœur cherche alors une voix qui traduise ces événements intimes et les glorifie.

Une troisième considération. L'Eglise a toujours été, jusqu'à un certain degré, le point de départ de «bonnes œuvres». La charité se répandait d'elle à flots par des milliers de veines dans l'organisme social. La société éthique doit exercer une action analogue. Elle doit montrer que les œuvres sociales peuvent émaner aussi d'initiatives purement humaines. Les organisations pour œuvres de charité et l'assistance sociale ne suffisent pas. Pour mettre en mouvement des wagons et des machines électriques, il faut construire des établissements où l'on produit de la force électrique.

¹ Nous nous permettons d'appeler spécialement l'attention de tous ceux qui s'intéressent au mouvement éthique sur les explications du professeur Adler, complétées plus loin par celles du docteur Fœrster et du professeur Döring. C'est précisément dans ses rapports avec l'Eglise que le mouvement éthique est en général mal compris. Les uns l'accusent de vouloir fonder une religion nouvelle, et d'entrer ainsi en concurrence avec les confessions existantes. L'attitude de quelques éthiciens américains trop zélés a sans doute contribué à accréditer cette erreur. D'autres, sectaires ou timorés, dénoncent sa propagande comme une déclaration de guerre à l'Eglise; il est impossible de méconnaître davantage le principe de justice et de tolérance qui anime les vrais éthiciens.

L'« Association éthique » ne veut ni remplacer ni combattre les Eglises. Elle prétend seulement les seconder et les compléter, et grouper aussi, pour une œuvre de sanctification intérieure et de dévouement à l'humanité, ceux qui n'ont plus d'Eglise. L'essence et l'objet de l'Eglise sont *surhumains*; elle répond à des besoins supérieurs que ne peuvent satisfaire ni la science seule, ni la morale laïque seule. L'essence et l'objet du mouvement éthique sont *humains*; c'est, pour rappeler la définition de M. Paul Desjardins, une œuvre de pacification par l'éducation. Dès lors comment voir dans la propagande éthique une campagne contre l'Eglise? L'Eglise et Association éthique peuvent et doivent coexister pour un travail de collaboration pacifique et féconde. (N. d. t.)

L'Eglise a été, en outre, une école d'épuration. En accordant cela, nous ne fermons pas les yeux devant les horreurs du passé de l'Eglise. Mais le christianisme a apporté dans le monde un esprit nouveau de fraternité et de dévouement. Ce qu'il y a de mauvais dans l'histoire de l'église est lié à l'évolution du dogme, proclamant que l'imitation du Christ n'était point possible si l'on n'acceptait pas de doctrine confessionnelle déterminée. Cette conception dogmatique de l'idéal éthique a désormais vécu. C'est ici que le mouvement éthique doit se charger de la mission de l'Eglise. Nous voulons cultiver non point la croyance, non point la philosophie, mais seulement la volonté loyale, comme lien d'union, de former une communauté sanctifiée. De quelle façon réaliser cela? Les sceptiques demandent : comment voulez-vous agir sans autorité, sans un livre, sans une croyance? Notre moyen est très simple : nous plaçons dans la masse des personnalités vivantes. Nous ne nous appuyons point sur des livres, mais sur des hommes profondément pénétrés de la noblesse de leur idéal. Les sentiments de ces hommes se propagent chez les autres. Un artiste répand-il donc l'amour du beau par une doctrine artistique ou une vérité prétendue exclusive? Il est plein de l'amour de la beauté, il développe le même amour chez les autres. Comme c'est un voyant, il peut aussi ouvrir les yeux des autres hommes. C'est seulement de cette façon que la diffusion de généreux sentiments est possible.

Quelles seront ces personnalités? Des hommes du monde au sens le plus profond du mot. Ils doivent connaître les mauvais côtés de la nature humaine et avoir observé dans leurs déchainements la misère, la grossièreté et la barbarie. Mais il faut qu'ils sachent reconnaître dans la nature humaine le besoin de lumière qui y vit. Ils doivent distinguer les finesses infinies de pensée et de sentiment qui souvent se manifestent dans les conditions de vie les plus grossières et les plus malpropres. Celui qui ne parle que de brutes ne sait pas combien l'air est pur souvent dans les régions supérieures et éclairées de l'âme. Celui-là seul qui connaît les deux faces de la nature humaine peut exercer une action comme guide.

Le sentiment qui avant tout caractérise le vrai croyant est celui de ne pas avoir encore achevé son développement moral. Nous devons cultiver aussi ce sentiment chez ceux qui n'ont plus d'église. Combien d'hommes sont en premier plan de la vie, en apparence très cultivés, qui n'ont pas compris l'A—B—C de la culture éthique! Que d'hommes et de femmes font naufrage, surtout dans le mariage, parce qu'il leur manque, en dépit de la meilleure volonté, l'habitude de l'éducation de soi-même dans leurs paroles, leur tempérament et leurs vœux!

Enfin, l'Eglise a une réponse toute prête pour cette question : en quoi réside la valeur de la vie? Pour l'Eglise, la valeur de cette vie est dans ses rapports avec l'au-delà. Mais comme nous ne pouvons contraindre personne à croire à l'immortalité, il nous faut fonder la valeur de la vie sur des biens qui soient de ce monde. Le plaisir ne peut être le fondement de cette valeur, parce qu'il y a trop de douleurs au monde et que la joie sans mélange y est trop rare. C'est le travail dévoué, le travail au sens le plus profond, la lutte pour notre propre perfection qui remporte ses plus grandes victoires précisément dans les souffrances et la douleur. Même si nous voulions donner raison au pessimiste et reconnaître avec lui que nos efforts pour l'humanité sont vains, une chose reste : le dévouement nous rend nous-mêmes meilleurs, en nous-mêmes l'humanité progresse.

Position prise par le mouvement éthique dans la question des grèves et des lock-outs. Cette question a été traitée par le Dr *Jastrow*, dans une réunion publique à Berlin, à l'occasion de la diète de l'association alle-

mande pour culture éthique. Voici les points de vue développés par lui. En apparence, les éthiciens doivent prendre parti, dans toute grève, pour les ouvriers, puisqu'il s'agit d'une amélioration de la situation de la classe la plus opprimée. Mais il se présente une occasion de retenir les ouvriers, afin qu'ils ne se fassent pas illusion sur la puissance des moyens dont ils disposent, qu'ils ne soient point sans scrupules dans le choix de leurs moyens comme dans la façon de traiter les conventions ouvrières. Nous devons énergiquement et sans réserve prendre parti, au contraire, quand on porte atteinte aux ouvriers dans leurs droits égaux à ceux des patrons, ou au droit de coalition. C'est ainsi que nous avons pris parti dans la grève des dockers de Hambourg, parce que les entrepreneurs refusaient toute délibération devant un tribunal d'arbitrage, tandis qu'ils s'efforçaient de contraindre les ouvriers à une soumission sans restriction.

Il nous faut prendre en outre parti dans tous les cas où par les grèves et des lock-outs les intérêts des neutres sont mis en souffrance. Lors de la grève de Hambourg, par exemple, le danger était que le port pouvait être fermé et que, par là, les intérêts de la communauté pouvaient être très sensiblement lésés.

Autre considération. Les salaires peu élevés des ouvrières contraignent celles-ci fréquemment à se chercher une source de revenus immorale en dehors de leur travail. Dans une grève d'ouvrières, il ne s'agit donc pas seulement de l'élevation des salaires, mais aussi d'une question de moralité. Mais chez les hommes également la vie morale n'est que trop intimement liée au degré d'élevation de la vie matérielle. Il suffit de comparer l'accroissement des délits de propriété, lorsque s'élèvent les prix des vivres. Nous faciliterons le progrès d'une évolution ordonnée dans la façon d'appliquer les conventions ouvrières en soutenant les associations de métiers, considérées souvent par les esprits bornés comme n'étant que des organisations de combat, tandis qu'en réalité elles sont les soutiens de la paix sociale future et de l'ordre.

Le mouvement éthique et l'Eglise. L'attitude du mouvement éthique en face de l'église est mise en lumière par le programme de la nouvelle revue « The Edical World » de la façon suivante : « Le mouvement éthique s'efforce d'affranchir complètement la pensée éthique des hypothèses religieuses, et de provoquer la transformation des églises en communautés éthiques en écartant les credos comme conditions seules valables pour appartenir à un culte, et par l'éducation éthique du clergé. »

Cette attitude vis-à-vis de l'Eglise n'est nullement reconnue de la généralité des éthiciens, surtout en Allemagne. L'auteur du présent rapport voudrait formuler comme suit la conception opposée : « Nous ne voulons point que des communautés destinées à donner satisfaction à des besoins religieux se transforment en communautés qui satisfont des besoins moraux. Il y a dans la nature humaine des domaines qui échappent à l'éthique et la science, attendu qu'ils commencent là où s'arrêtent l'éthique et la science. Et c'est d'autant plus vrai chez beaucoup d'hommes, que ces derniers se sont davantage élevés au-dessus d'eux-mêmes. L'instabilité et le destin, l'éternité et l'infini sont des énigmes qui, pour ainsi dire, nous regardent fixement, et à mesure que nous les considérons, se forment et s'élèvent de notre âme frémissante, des profondeurs de son amour, de sa douleur et de sa victoire un monde idéal de pressentiment fertile en visions évoquées et de pieuse confiance, des symboles de l'incompréhensible, des espérances déjà impatientes de se réaliser dans l'ardeur de leur élan — un royaume de transfiguration où nous trouvons la réponse aux milliers de questions sur les rapports de la nature et de l'existence humaine. Et il y aura toujours des hommes qui se trouvent, dans ce domaine, animés de sentiments analogues; qui aspirent à exprimer leur méditation

dans la consécration de la communauté, et qui ont aux époques importantes de leur vie le désir d'entendre, avec la voix grave du sentiment humain, cette musique solennelle dont les accents enveloppent les éternels secrets de notre existence. Ici, nous n'avons pas autre chose à faire que d'abandonner aux Eglises leur mission la plus pure, celle qui leur appartient le plus, en purifiant leur sollicitude pastorale de l'esprit de persécution et d'inquisition né de cette conviction erronée, que la force morale vitale a un rapport quelconque avec l'affirmation ou la négation de croyances déterminées. Et cette erreur pèse aujourd'hui d'un poids écrasant sur le développement naturel et véritable de la vie religieuse.

Il nous faut aussi, avant tout, faire triompher cette conviction : le bonheur et la grandeur des sentiments religieux d'un homme dépendent du développement de ces facultés aimantes naturelles, qui se font jour à travers son égoïsme et affranchissent son âme des liens des appétits. La quiétude en Dieu est une fleur de l'humanité et non une racine. C'est pourquoi il est de l'intérêt de la vie religieuse, afin qu'elle puisse s'épanouir, que nos convictions pédagogiques soient réalisées. Et c'est pourquoi l'émotion provoquée dans l'âme de l'enfant par des sanctions supérieures aboutit trop souvent à une dévastation morale dont les conséquences sont plus tard des plus désastreuses précisément dans le domaine religieux.

Mouvement pour la paix et culture éthique. Dans le numéro 33 de l'« Ethische Kultur », le prof. Wilhelm Förster (Berlin) a consacré au congrès pour la paix réuni à Hambourg un article où il reconnaît pleinement la valeur culturelle de cette « organisation de la conscience politique ». Il ajoute toutefois, au sujet de l'exaspération croissante et de plus en plus menaçante, des Allemands et des Slaves en Autriche, les considérations générales suivantes.

.... En face de ces dangers de guerre, les plus terribles de tous, les mesures spécialement étudiées par le mouvement pour la paix jusqu'ici, et les propositions dans le domaine du droit des peuples sont tout d'abord entièrement impuissantes.

Dans l'ardeur de ces passions populaires il ne saurait être question, d'abord, de faire appel à des tribunaux d'arbitrage ou à d'autres mesures analogues. Et le congrès international s'évitera de douloureuses désillusions en ne faisant aucune tentative pour adresser aux Allemands et aux Slaves de « sages exhortations ».

Quand l'hostilité a atteint un tel degré que même sur le terrain de la représentation populaire commune une sorte d'état de guerre se développe, on n'a pas le droit de s'étonner si le cri *ferrum sanat* (c'est dans le glaive qu'est le salut) monte un jour aux lèvres. Et ce cri serait, dans le cas présent, d'autant plus dangereux que chacune des deux fractions aux prises trouverait une forte résonance en dehors de l'Etat qui les contient, dans les pays voisins, ce qui pourrait faire oublier toute prudence.

Dans cette situation, que doivent dire et faire les organes du mouvement en faveur de la paix ?

Loin de nous la pensée de vouloir ici donner quelque conseil. Nous voudrions seulement faire ressortir une chose.

Cette situation dangereuse tout entière est de nature à corriger sensiblement le jugement moral et politique porté sur de grandes révolutions du passé et fêtées sans raison. Elle pourrait aussi amener le mouvement pour la paix à un décisif approfondissement de l'œuvre entreprise. Le mot contraire *ferrum non sanat* devrait être crié au monde avec toute l'ardeur de la conviction, et entouré en guise d'armoiries de tous les arguments historiques et moraux les plus décisifs. D'une façon géné-

rale, ce serait l'occasion appropriée pour accentuer plus fortement encore ce qui, dans le mouvement, est dirigé contre tout espèce de culte des passions nationales et de l'orgueil national, et pour habituer de plus en plus les hommes au culte de la justice suprême; pour les habituer à savoir se mettre dans l'âme des autres, surtout des adversaires, à cultiver la modération généreuse comme plus la haute vertu sociale, à ne point laisser la fidélité pour les compagnons et les amis devenir une servitude, une dégénération de cette fidélité supérieure que nous devons à la vérité et à la justice.

Quelques résultats de l'expérience des Américains dans le mouvement éthique. Sous le titre: Un document du mouvement éthique dans l'Amérique du Nord, le président de l'Association allemande pour culture éthique, le prof. Dr Döring (Lichterfelde-Berlin) publie un article assez étendu dans le numéro 44 de l'« Eth. Kult. » (1897). Il y parle de l'ouvrage que M. Sheldon, le speaker de la société éthique de St-Louis, a fait paraître (An Ethical Movement. New York and London, Macmillan & Co.). Vu l'importance de cet article pour la compréhension du mouvement américain et allemand, nous en donnons un extrait.

Le mouvement américain s'est propagé de telle façon qu'une série de jeunes hommes, stimulés et formés par Adler, rassemblèrent autour d'eux dans différentes villes de l'Amérique des communautés éthiques. Celles-ci rendirent, de leur côté, leurs speakers indépendants au point de vue pécuniaire: ils eurent ainsi les moyens de se mettre entièrement, au point de vue scientifique et pratique, au service du mouvement. Les choses se passèrent ainsi à Chicago (Salter, plus tard l'Arménien Mangasarian); Philadelphie (Burns Weston); St-Louis (Sheldon). Stanton Coit alla se fixer en Angleterre.

A l'occasion du dixième anniversaire de son entrée en fonctions comme speaker à St-Louis, M. Sheldon a publié une série d'articles où il exprime ses idées sur la nature et les méthodes du mouvement éthique. Un fait y ressort tout d'abord. Par la subvention accordée par la société au speaker, on empêche le dilettantisme trouble, et l'on rend possible un approfondissement des problèmes éthiques. Ce ne sont pas des théologiens dont nous avons besoin, dit M. Sheldon, versés dans le dogme d'une Eglise ou dans la littérature des Hébreux, mais des hommes d'une éducation variée, ayant étudié l'éthique scientifique et appliquée, la science de l'Etat et de la société, la littérature universelle dans ses tendances et directions éthiques, et la réforme sociale du présent. Naturellement, cet idéal n'a pas été encore atteint en Amérique. Mais l'élan en faveur d'une éducation méthodique régulière est donné. D'abord « l'International Journal of Ethics », puis « l'école pour éthique appliquée » sous forme de réunions en été, où il est fait une série de conférences sur la religion, l'éthique et la science sociale.

Le prof. Döring reconnaît sans réserve la nécessité de cette préparation préalable. Il considère comme une condition de vie du mouvement éthique allemand que des jeunes gens se consacrent à cette éducation et prennent pour tâche de leur vie de servir ainsi plus tard, en vertu d'une charge, le mouvement éthique.

L'article traite ensuite des questions de détail: 1^o Conférences du dimanche. On a fait valoir, chez nous, quelques scrupules parce que nous sommes plus assujettis aussi fortement à l'Eglise que le monde anglo-saxon. L'Allemand qui n'appartient plus à une Eglise a même une répulsion pour les organisations édifiantes. Mais le dimanche, dit avec raison le prof. Döring, est pour les milieux populaires les plus étendus le jour de repos traditionnel. On n'a nullement besoin de faire appel à une éducation sentimentale. La pensée libre et convaincue peut avoir une

influence édifianle et former la vie intérieure. 2^o Conférences sans enchaînement ou bien cours? — Döring estime qu'il est indispensable, étant donnée la jeunesse du mouvement éthique allemand, de faire des conférences reliées les unes aux autres, et formant ainsi des cycles, pour transmettre des idées et des convictions méthodiquement ordonnées et groupées. « Comme nous n'avons point de doctrine pour les enfants, les conférences doivent être appropriées pour un approfondissement et un rapprochement continu des connaissances des adultes. 3^o Les conférences doivent-elles être suivies ou non de discussion? — Des conférences sans discussion, pense Döring, seraient en contradiction avec le caractère non religieux du mouvement. « Il faut ici une constante et grandiose action réciproque entre la science accumulée par l'étude et la pensée cultivée d'une part, l'esprit sain et l'expérience pratique du monde de l'autre ». 4^o Speakers permanents ou alternants? — Si l'auditoire entend chaque dimanche une seule et même personne, fût-elle remarquablement douée, on peut craindre, dit le prof. Döring, qu'il ne s'engourdisse, danger auquel l'orateur est lui-même d'ailleurs exposé. Il faudrait adopter le système des « conférenciers nomades ». Le même conférencier qui vient de terminer en un endroit une série de conférences se transporte en un autre endroit, fait les mêmes conférences, et y est remplacé de la même manière. A la fin, le prof. Döring étudie le livre lui-même de M. Sheldon. Un trait étranger au mouvement éthique lui semble être la préoccupation générale des éthiciens américains de présenter la vie éthique comme une forme de la vie religieuse. Le mouvement éthique renferme, pour Sheldon, la religion et l'Eglise de l'avenir ». Etant donnée notre conception allemande, dit Döring, ce procédé blesse à la fois l'idée de religion et l'esprit même du mouvement éthique. Nous ne sommes point là pour polémiquer contre des croyances religieuses. Nous voulons, et c'est là ce qui caractérise à proprement parler le mouvement éthique et constitue sa nouveauté et son originalité, fonder la vie morale sur les facultés de la nature humaine. Nous voulons nous affranchir nous-mêmes et ne point revendiquer, même d'après le nom, une communauté avec la religion et l'Eglise. Nous nous efforçons de conserver à la religion sa signification propre et son sens rigoureux, et ne voulons point, par une attitude imprécise et comme effacée, qu'on pense de nous: « C'est à peu près ce que dit le prêtre, mais avec des paroles un peu différentes! »¹

Ce document qui nous renseigne sur l'activité de nos amis d'Amérique et qui excite en nous l'admiration de leurs avantages, renferme aussi, ils ne nous en voudront point de l'affirmer, pour nous autres Allemands une exhortation à prendre mieux encore et plus fortement conscience de ce qui constitue l'originalité et la raison d'être de notre propre attitude ».

Communications personnelles.

Le Dr *Stanton Coit*, le speaker de la *West London Ethical Society*, a refusé la place qu'on lui offrait, comme speaker également, à Philadelphie, pour se consacrer entièrement au mouvement éthique à Londres, actuellement en pleine prospérité.

¹ C'est la réflexion que fait Marguerite à Faust, après que ce dernier lui a expliqué ses idées religieuses et sa conception de Dieu. — On ne saurait mieux caractériser le mouvement éthique dans ses rapports avec la religion et l'Eglise que le fait ici le prof. Döring. (N. d. t.)

Le professeur *Felix Adler* ira au printemps en Angleterre. De là il entreprendra probablement un voyage sur le continent, pour y faire des conférences et y connaître les associations éthiques.

Progrès de l'idée éthique en dehors de nos organisations.

1. Mouvement ouvrier et éthique.

Récemment, un article remarquable de H. Thurow a paru, sous le titre : *Moralistes socialistes*, dans la revue viennoise « *Le Temps* ». Cet article montre comment, dans le mouvement ouvrier, la conception purement économique du problème social est peu à peu remplacée par une appréciation plus profonde de l'importance qui échoit à l'idée éthique dans l'histoire. Nous analysons ci-après l'article en question.

L'auteur rappelle, tout d'abord, comment le mouvement socialiste sous l'influence de Marx et de Engel était dominé par la conviction que le progrès moral est le produit immanent des modifications économiques du milieu, et non point le fruit d'une propagande éthique et pédagogique. Aujourd'hui, on signale dans le mouvement socialiste un retour partiel à la conception synthétique des problèmes sociaux. Dans l'ancienne « *Internationale* », la tradition du socialisme idéaliste français était restée vivace. Malgré l'influence déjà grande de Marx, le congrès de Genève faisait les déclarations suivantes : Les associations ouvrières nationales, ainsi que les associations et individus qui en dépendent, reconnaissent comme principe directeur le suivant : vérité, justice, et morale dans le commerce et les relations avec les hommes sans distinction de couleur, de croyance et de nationalité. Et Lasalle, dans son discours célèbre de Berlin « sur le rapport spécial de la période historique présente avec l'idée de la classe ouvrière » flétrit la « légèreté et l'indifférence, les vices des opprimés. » En Allemagne, par suite de la persécution venue d'en haut, on a rarement rencontré une conception supérieure du problème entier. Dans la foule des imprimés qui servent à la propagande, on ne trouve guère d'autre appel que l'appel au sentiment de classe. « Il fallait qu'une association éthique fût fondée pour que les rapports réciproques de l'éthique et du socialisme fussent à nouveau mis en question. »

Il en fut tout autrement dans les pays romans. Le socialisme y fut toujours plutôt affaire de tempérament que de spéculation, et surtout en France, sur le sol historique des plus puissantes révolutions sociales. Ce fut d'abord les humanistes et les éthiciens de la classe ouvrière qui parurent, pour dissé-

miner avec la science économique les germes d'un développement moral. Tel fut avant tout Benoit Malon, qui a été lui-même ouvrier. Dans son « socialisme intégral », il défend l'idée et la nécessité d'entretenir spécialement le moment affectif :

« C'est une conviction profonde et je ne cesse pas de le crier à mes frères en socialisme, que la revendication économique des prolétaires n'aboutira qu'en s'appuyant *sur la force morale*. Si vous voulez tirer des entrailles de la situation actuelle et jeter vivant dans les larges réalités de l'histoire une civilisation supérieure, il faut répandre à flots des sentiments de bonté et de justice dans l'arène obscurcie et brûlante des conflits individuels. »

C'est d'après ces points de vue que Benoit Malon dirigea sa « Revue socialiste ». Son successeur, G. Renard, est animé du même esprit. Il dit quelque part accorder que la question sociale ne peut être résolue par une simple augmentation des jouissances et du bien-être corporel, ni même par une répartition égale de savoir. *Il estime qu'il faut aussi éveiller et ennobler la conscience.*

Un des chefs de la « Socialdémocratie suisse », Robert Seidel, a publié récemment une série d'articles (socialisme et mouvement éthique) dans la *Voix des ouvriers*. Il y dit :

« Je considère la science morale pour le mouvement ouvrier non seulement comme aussi importante que la science économique, mais comme plus précieuse encore : j'ai reconnu que le peuple se laisse diriger non par les vérités scientifiques de l'économie nationale, mais par les vérités de la morale. »

En Belgique également, un pays où l'industrie et le mouvement ouvrier sont très développés, il y a déjà toute une série d'éthiciens parmi les chefs du socialisme. C'est ainsi que, par exemple, Jules Destrie, député ouvrier du Borinage, écrit dans un article intitulé : *Art et socialisme* :

« L'organisation de la société de l'avenir exige autant de transformations morales et intellectuelles que de transformations économiques. Notre devoir est de les mettre en œuvre et de les amener avec le même soin. »

Vandervelde tient à ses auditeurs, dans une réunion publique, le langage suivant :

« Combien de vous, mes amis, s'indigneraient justement s'ils étaient grossièrement apostrophés, rudoyés, brutalisés par un contremaître, et combien de ceux-là font supporter à leurs femmes, à leurs enfants le rude traitement qu'ils ne toléreraient pas de la part de leur maître. »

Il flétrit aussi l'action avilissante des combats de coqs, du carnaval, et crie aux ouvriers :

« Si vous voulez le droit de flétrir les vices de la bourgeoisie, tâchez d'abord de vous en préserver vous-mêmes. »

A son instigation, le comité de présidence du parti a pris la résolution d'assigner comme devoir à tous ceux qui font de

la propagande en faveur du mouvement de combattre publiquement l'alcoolisme. Dans les « maisons pour le peuple » socialistes, il n'est pas vendu une goutte d'alcool.

En Angleterre, ce sont des socialistes scientifiques, appartenant la plupart à la *Fabian Society*, qui représentent cette idée que « la victoire du principe de justice exige l'adaptation du sentiment individuel au milieu nouveau qui en résulte. »

Nous complétons, sur quelques points, le rapprochement de M. Thurow.

Le professeur Herkner cite dans sa *Question ouvrière* les lignes suivantes, empruntées à la *Presse ouvrière* anglaise, sur l'alcoolisme et la misère des ouvriers :

« Loin de nous la pensée de vouloir, par ce que nous avons dit, diminuer de quelque façon la responsabilité morale de l'ouvrier, ou établir qu'il ne doit pas être responsable, parce que bien des causes de l'intempérance peuvent être utiles et que la tentation, en un mot, peut farder la faute. L'homme n'est point homme s'il ne sait lutter contre le vice, que le vice ait son origine en lui ou en dehors de lui. Si les influences extérieures sont prétendues toutes puissantes et seules décisives, c'est cependant la faiblesse, sinon la dépravation de la volonté chez l'homme même, qui cède à la tentation. »

Après la grande grève des dockers, John Burns disait aux ouvriers :

« Je souhaite aussi que cette grève vous ait rendus *moralement* meilleurs. Quand j'irai maintenant dans vos quartiers, j'espère moins voir sur les visages de vos femmes et de vos filles les traces des mauvais traitements subis. »

Au congrès des associations ouvrières de Manchester, Miss Sharp, partisan convaincu de ces associations, exprima la conviction suivante :

« L'enthousiasme moral, mes amis, n'est pas quelque chose d'utopique et de non pratique — au contraire, c'est la chose la plus pratique du monde. »

Nous renvoyons au manifeste pour l'enseignement moral (page 21), et rappelons que ce manifeste a été accepté comme programme de l'Independent Labour Party anglais, de la Social-democratic Federation et du Trades Council de Londres, qui représente 60,000 ouvriers groupés en corporations. Dans ce manifeste, on demande d'agir moralement sur la jeunesse, parce que chez les hommes mûrs il est, la plupart du temps, trop tard pour en faire des membres des associations et des corporations capables.

Le congrès anglais des associations de cette année a décidé d'instituer un « Educational Committee », pour faire méthodiquement la propagande des idées, vu que la seule énumération des avantages matériels ne suffit point pour gagner à l'organisation des associations des collaborateurs capables.

Gschwind, le socialiste suisse, s'exprime ainsi sur la signification pédagogique des associations :

« Sans une école pratique de la solidarité, il ne nous sera jamais possible d'arracher du cœur le vice de l'avidité et de l'âpreté au gain, et l'égoïsme aride, ennemi de la société et de la civilisation. Si nous ne nous faisons pas illusion, cette ivraie croît avec la même vigueur dans la hutte du plus pauvre des prolétaires comme dans les palais des grands millionnaires. L'ouvrier hait le capital non point à cause du capitalisme, mais parce qu'il ne l'a point lui-même. »

On commence aussi à comprendre peu à peu dans le mouvement ouvrier allemand, en face des difficultés rencontrées pour organiser les masses, que la propagande éthique est au moins aussi importante pour le progrès de l'évolution sociale que la propagande purement sociale et politique. Cette transformation des opinions s'accroîtra. Les ouvriers s'aperçoivent de plus en plus que la lutte de classes, dans la forme actuelle, exerce une action dissolvante sur les facultés sociales et supérieures de la nature humaine, en rétrécissant la vie morale en faveur de succès momentanés; le travail d'organisation ne peut obtenir de succès durables que par des hommes qui ont rompu décidément avec tout esprit de guerre et de destruction, animés de la force de la modération, de la générosité et du sentiment d'humanité.

2. Congrès international de Zurich pour la protection ouvrière (août 1897).

Ce congrès a une importance toute spéciale pour le progrès de l'idée éthique en dehors de notre mouvement. On y a essayé pour la première fois d'unir des hommes et des femmes de *toutes les directions politiques et religieuses pour délibérer sur des questions de civilisation*. Cette expérience pratique a révélé nos idées à beaucoup d'hommes qui, auparavant, considéraient comme une utopie le fait de vouloir s'entendre en commun sur la politique de parti et les opinions. « La société éthique, demandait-on souvent, veut placer la vie publique sous des points de vue éthiques, et travailler sans les forces sociales qui sont pourtant aujourd'hui les seuls soutiens réels du progrès? Ces efforts ne sont-ils pas suspendus en l'air? » Le congrès dont il s'agit a été la meilleure réponse à ces questions. On a commencé à comprendre que le progrès de la civilisation, étant donnée la condensation sans cesse croissante de tous les rapports de la société, ne pouvait plus être obtenu par le triomphe d'un groupe sur les autres, et ne s'accomplit qu'en détachant l'œuvre proprement dite de civilisation du conflit des partis et des confessions, en la prenant comme sujet de déli-

bération et d'entente communes. Dans ce sens, le congrès a provoqué l'accord sur un grand nombre de résolutions dont l'importance repose moins dans une influence immédiate conquise sur la législation que dans ce fait : elles représentent le dogme social-éthique commun d'hommes et de femmes de nations, d'opinions et de partis les plus différents.

L'esprit qui dominait le congrès se révéla dans la prière adressée par le président aux participants, et qui fut vivement applaudie. Il demandait qu'au cours des votes la majorité s'abstint de toute manifestation triomphante. C'est justement dans des détails de ce genre qu'on voit s'affirmer d'abord les sentiments nouveaux vraiment sociaux, qui remplaceront à l'avenir le droit du plus fort par la courtoisie du plus fort. La beauté et la dignité de ce congrès fut précisément que l'ordre du jour : la protection des faibles, sans intention consciencieuse, mais avec une logique croissante, élimina des délibérations tout orgueil et tout excès, et contraignit chaque orateur à rester dans les limites d'une association éthique. Aussi le député Liebknecht put-il faire ressortir à la fin du congrès, avec raison, qu'une véritable paix des dieux avait présidé à la réunion. La défiance du début avait fui, chacun avait appris à comprendre l'autre, ou s'était exprimé sans aucune animosité. Et c'est précisément là la culture éthique que nous voulons entretenir, indépendante des différences politiques et religieuses. C'est vraiment un fait heureux que le vieux chef des « révolutionnaires » ait exprimé cette impression personnelle, sans tenir compte du dogme de la lutte des classes, d'une façon aussi chaleureuse.

Il serait à souhaiter que des arrangements de cette nature fussent répétés. Leur action éducatrice est grande. Ils réunissent ceux que séparent la politique et la religion, leur montrent la profonde parenté des motifs sous la différence des programmes, et éveillent un intérêt humain pour les hypothèses intellectuelles de l'adversaire. La conséquence en est une émulation dans la modération : le résultat final, le désir général que de tels congrès ne restent pas seulement des heures de paix divine dans l'uniformité éternelle de la persécution et de la haine, mais soient les premiers signes d'un temps où toutes les affaires humaines seront débattues à la lumière de la confiance et de l'estime réciproques.¹

¹ Un rapport détaillé a paru chez Steiger & Cie (Berne), par Gustave Maier (60 centimes).



